LOUIS - JOSEPH DOUCET

LA CHANSON DU PASSANT

POÉSIES CANADIENNES

Je meurs de soif auprès de la fontaine.
MAISTRE FRANÇOIS VILLON.

PRÉFACE PAR ALBERT FERLAND

(2ème Edition)



QUÉBEC
142, rue des Stigmates, 142

1915

A M. Raoul Leblanc avec mes meilleures salutations
L.-J. Doucet

LOUIS-JOSEPH DOUCET

LA CHANSON DU PASSANT

POÉSIES CANADIENNES

Je meurs de soif auprès de la fontaine.
MAISTRE FRANÇOIS VILLON.

(2ème Edition)



QUÉBEC
142, rue des Stigmates, 142

1915

DU MÊME AUTEUR



POÉSIE (épuisé)

" La Chanson du Passant "	en	1908
" La Jonchée Nouvelle "	"	1910
" Ode au Christ "	"	1910
" Sur les Remparts "	"	1911
" Les Palais Chimériques "	"	1912
" Les Grimoires "	"	1913
" Près de la Source "	"	1914
" Les Sépulcres Blanchis "	"	1915

PROSE (épuisé)

" Contes du Vieux temps "	"	1910
" Pages d'Histoire "	"	1914

EN PRÉPARATION :

POÉSIE

" Les Aubes Mortes "

PRÉFACE

⚜

M. DOUCET, soucieux de trouver un joli titre à son livre, a-t-il, comme beaucoup de poètes, des jours et des semaines, tourmenté l'âme des mots français ? Je l'ignore. Il me semble, au contraire, que ce titre, "Chanson du Passant", lui soit venu d'aventure, au fil du rêve. Je crois le voir feuilletant ces pages sincères et se disant à lui-même, éclairé par sa conscience de poète : Ces rimes, ces sonnets, ces ballades, n'est-ce pas comme la chanson du passant ?... Et maistre Villon, son cher François Villon, dont le rythme l'obsède, Villon qui, tel un bon génie, toujours l'accompagne, lui a, sans doute, chuchoté à l'oreille : Oui, poète, poète mon ami, c'est "La Chanson du Passant".

"Chanson du Passant", j'aime à le dire, est un titre vrai. Si ces trois mots vous parlent de chanson, ils ne mentent pas : dès les premiers feuillets vous avez l'impression d'ouir des paroles chantées et votre âme écoute :

> Mes dits ne sont, hélas ! que des fagots de grève
> Qui brûleront un soir pour quelque nautonnier,
> Mais qu'importe ! du moins la cendre de mon rêve
> Ne sera pas entière enfouie au gravier.

Oui, c'est une chanson mélancolique et fière, et, s'il y a entre vous et le poète affinité d'âme, comme un frère, vous le suivrez où le mène sa fantaisie, loin du mensonge des villes, vers les grèves, au sein des bois et des monts sauvages.

"Songeurs de choses infinies" vous connaîtrez la gloire des "matins clairs", l'adieu des couchants pourprés ; comme lui, le cœur plein des mots qu'il chante, vous parlerez aux montagnes, vous serez émus de ce qu'il dit aux "grands pins", et, bercés par le rythme de sa pensée généreuse, vous serez surpris de vous sentir de la sympathie pour les "frênes des ravins", qui semblent "repoussés du monde et résignés".

L'auteur de "La Chanson du Passant" se révèle un grand ami de la nature, et cela vous semblera tout naturel, puisqu'il est né à Lanoraie, voisin des champs de blé et des eaux chantantes. Tout jeune il a vu le roi des fleuves, le Saint-Laurent, éclairer de son immensité bleue la perspective des campagnes. Dans ses yeux est restée, svelte et claire, l'image du clocher dont la flèche domine le décor de la terre natale. Ecoutez sa chanson, elle vous dira comment il est né poète, tant son enfance, comme une lumière, se répand dans ses poèmes. Ah ! comme il s'émeut à rappeler les jours où son cœur était neuf, où tant de marguerites et de renoncules se voyaient comme une dentelle jaune et blanche le long des routes ! Jours rêvés où des corneilles bavardes jetaient leur appel dans les pins sombres, où grand'mère lui contait des légendes !

Toute cette poésie d'hier, dans sa douceur de chose lointaine, aujourd'hui lui revient. Se souvenir, pour M. DOUCET, quelle volupté ! Se souvenir, lorsque l'ennui des villes fatigue sa pensée, évoquer le long des rues bruyantes, le

calme des aubes et des soirs d'antan, c'est se tourner vers les jours paisibles dont il est sorti, se réfugier dans le passé qui fut son cher matin.

M. Doucet, dans sa "Chanson du Passant" nous montre bien qu'il ne doit pas aux livres d'être poète. Avant d'apprendre à lire, à l'âge même où, comme il le dit dans l'intimité, ne pas savoir lire lui semblait beau, il reçut de la nature seule le don de poésie. L'art des poètes était encore lointain pour M. Doucet que depuis longtemps "les sapins d'Autray" et les clairs de lune peuplaient ses rêveries.

Resté songeur d'avoir été mousse alerte, comme il le chante,

> Sur un beau bateau blanc de voile empanaché,

d'avoir, dans les crépuscules, laissé son rêve, avec la cime des pinières, "monter jusqu'à la lune", il a pu connaître plus tard Lamartine, Hugo, Musset, et, surtout, rire avec son bon Villon, sans être tenté d'imiter les maîtres. Indépendant, le cœur rempli de la religion du souvenir, il a trouvé plus doux et plus vrai de vivre sa vie pensive plutôt que celle des beaux livres. Et c'est bonheur et gloire pour M. Doucet d'avoir suivi si docilement sa fantaisie, car, véritable poète, il s'est mis tout entier dans ses vers. Sans effort, dédaigneux des règles et des clichés, il a fait maintes trouvailles et, dans son style poétique, fixé la couleur et l'âme fugace d'admirables choses.

Dès son premier livre de vers M. Louis-Joseph Doucet, qui est un membre distingué

de l'Ecole littéraire de Montréal, se révèle un des meilleurs poètes de chez nous. "La Chanson du Passant" est une page d'art franchement originale ajoutée à la jeune littérature canadienne. La critique, j'en suis certain, s'empressera de reconnaître le haut mérite de M. DOUCET, et tous ceux qui dans notre Laurentie liront "la Chanson du Passant" seront fiers de dire au poète dans leur cœur canadien: Va, Passant de chez nous, continue ta chanson. Comme un semeur son blé, sème ton rêve dans la terre des Laurentides. Il nous est doux de te savoir poète, de t'honorer de notre émotion, Passant qui vas chantant et seras dans les jours prochains la gloire de notre pays.

ALBERT FERLAND,
de l'Ecole littéraire de Montréal.

Montréal, le 24 juin 1908.

❖❖❖

AUX LECTEURS

⚜

Mes dits ne sont, hélas ! que des fagots de grève
Qui brûleront un soir pour quelque nautonnier ;
Mais qu'importe ! du moins la cendre de mon rêve
Ne sera pas entière enfouie au gravier.

Qu'importe que l'on soit dans l'ombre et la
[poussière,
Que nous vivions de fièvre et maigres loqueteux !
Mes loques sont à moi comme aux grands la
[lumière.
Je vais sous ma guenille et n'en suis point honteux.

Si le guignon partout change notre carrière,
Notre sincérité peut nous venger un jour :
Si les fardeaux sont lourds l'âme est ardente
[et fière,
Avec tout son espoir, avec tout son amour...



LOUIS JOSEPH DOUCET

Contentons-nous de peu, mon âme, sur la terre
Car la terre qu'on raille, hélas ! attire à soi !
O monde, si j'ai pu de ta vaine poussière
Ce fut en me sentant de vil prix comme toi

VOUS EN AUREZ POUR VOTRE ARGENT

BALLADE



Au comptoir de mainte boutique
Souventes fois, le marchandeur
A l'offre qu'on lui fait, critique
Contre les objets du vendeur.
Pour plaire à Pierre comme à Jean
Le marchand n'a qu'une parole
Ne craignez pas que je vous vole
Vous en aurez pour votre argent

Dans vos cantons où tout s'explique
A l'avantage du poseur
Vous allouerez la république
A quelque bien-parlant farceur
Et celui ci, bénin agent
De vos vouloirs mis en fiole
Rendra le tout en [illegible]
Vous en aurez pour votre argent

— VIII —

Camarades, fuyez la clique
Des "cliquepatins" maraudeurs ,
Aucun d'eux ne vaut la bourrique
Qui broute aux nocturnes splendeurs
Par les jours et les soirs, songeant
Au jeu de la plèbe frivole.
Passez, la vie est une obole :
Vous en aurez pour votre argent !

ENVOI

Prince, vous êtes indulgent,
Et vous aimez les pages folles
Accordez-nous quelques pistoles ,
Vous en aurez pour votre argent

***

La Chanson du Passant

Je suis la chanson du passant
Que le cours de la vie amuse :
Mon air est rude ou caressant
Selon les frissons de la muse
Je dis l'éclat du jour naissant
Et ses reflets d'or sur la grève.
Je dis les soirs, je dis le rêve,
Je suis la chanson du passant.

Je suis la chanson du passant
Que le songe parfois abuse :
Mon air est vif ou languissant
Selon l'accord du cœur qui s'use
Souvent avec lui je descends
Et parfois aussi je m'élève
Avec les chimères, sans trève
Je suis la chanson du passant

Je suis la chanson du passant.
Je ne parle pas à la buse
Qu'enivre un orgueil offensant :
Je parle aux bonnes gens sans ruse,
Au petit, au compatissant.
Et j'aime tout en fille d'Eve,
Les infinis et l'heure brève...
Je suis la chanson du passant.

ENVOI

Monde d'un jour, chemin faisant,
Si tu me lis, laide et confuse,
Prends-moi telle : car, sans excuse,
Je suis la chanson du passant.

**

Je suis la chanson du passant,
Du pauvre passant dans la vie :
Au vent je mêle mon accent,
Sur la grand'route qui dévie
Par les chaumes et par les prés,
Par les faubourgs aux espoirs sombres,
Sous le soleil et sous les ombres,
En rires gais ou deuils navrés

Celui, le pauvre qui m'a faite,
Qui me livre aux quatre horizons,
Ne pouvant tirer de sa tête,
A la fois toutes ses chansons,
M'abandonne enfin sans raison,
Seule, avec son amer sourire
A lui qui m'a dit sans façon :
O chanson ! à quoi bon t'écrire ?

A quoi bon ainsi murmurer
De par les chemins une plainte ?
Pourquoi chanter ? pourquoi pleurer ?
Ayant reçu la bonne étreinte
Au baiser de la muse sainte,
Pourquoi leur dire que j'aimais,
Que mon étoile s'est éteinte
Et que je m'ennuie à jamais ?...

Je suis passant dans cette route
Où vont les hommes et les chiens :
Cher lecteur de chanson, écoute,
Parfois tes refrains sont les miens

Et, parfois, les miens sont les tiens
Quand ils expriment la même âme :
Je dis beaucoup, je dis des riens,
J'ai de la cendre et de la flamme !

J'ai la douceur du souvenir,
J'ai le regret et l'enivrance,
J'ai des élans vers l'avenir,
J'ai les éclairs de l'espérance.
Mais mon cœur garde une souffrance
Comme une aile blessée à mort :
J'ai quelques bruits et du silence,
Enfin, mortel, j'ai mon remords :

Car la gloire, c'est le mérite,
Et je pleure d'être aussi vain :
Soldat muré dans sa guérite,
Mon pauvre cœur mourra de faim,
En mendiant l'hymne divin,
Les divins souffles des aurores,
En mendiant l'azur sans fin
Et l'eau des divines amphores !

* * *

Je songe à la vieille maison
D'où mon premier regard d'enfance
Contempla le vaste horizon,
Le ciel d'azur et d'espérance :
Je songe au grand chemin du "roy"
Sous bois où les oiseaux se cachent :
Les premiers nids sont pleins d'émoi.
Que de souvenirs s'y rattachent !

Aux jours des claires fenaisons,
J'ai couru par la plaine immense :
Les grives chantaient leur chanson,
Les alouettes leur romance.
J'évoquai les esprits des bois
Au bruit d'insectes qui les hachent.
Mon jeune âge était aux abois.
Que de souvenirs s'y rattachent !

Je songe à la blonde moisson
Vers les cèdres qu'un vent balance,
Aux marguerites du gazon,
Aux matins clairs d'un ciel intense

Ces jours enfuis je les revois
A chaque soupir qu'ils m'arrachent :
Beau temps passé j'entends ta voix :
Que de souvenirs s'y rattachent !

ENVOI

Prince, en ce monde où nous passons.
Tous vos sujets ont eu leurs tâches :
L'œil a des pleurs, l'âme a des sons,
Que de souvenirs s'y rattachent !

* * *

Près du chemin, devant un bois
Où, le soir, le feu follet danse,
Là bas, au chez-nous d'autrefois,
Au bon chez-nous de mon enfance,
Offerte comme récompense
De mon travail, de mon effort,
Grand'mère, j'en ai souvenance,
Contait la "belle aux cheveux d'or"

Et la bonne vieille diseuse,
Avec des souvenirs lointains,
Avec un regard qui se creuse,
On dirait, sur des jours éteints,

Vers d'anciens soirs, d'anciens matins,
Savait réjouir ma mémoire,
Emportant mon âme aux festins
Des hôtes de l'antique histoire.

Puis elle parlait du pays,
De la famine et de la guerre,
Et mes yeux restaient éblouis
Devant les récits de grand'mère.
Et jusque pendant ma prière
Je songeais aux mondes perdus
Dans l'oubli des vieux cimetières,
Au fon[illegible]s tombeaux, confondus.

Quand le pin pleurait à la porte,
Avec le regret coutumier
Que chaque soir un vent apporte
Par le temps froid ou printanier,
Songeur, je gagnais mon grenier
Peuplé d'ombres de toutes sortes,
Et m'endormais, comme un ramier
Aux branches des visions mortes.

Aux saintes choses du passé,
Aux contes de la tendre femme,
J'ai senti mon front se dresser
Sous les fiers élans de mon âme.
En moi j'ai senti de la flamme,
Les souvenirs m'ont caressé ;
Depuis le rêve est un dictame
A mon cœur quand il est blessé.

Mon front ne portait pas le signe,
Alors, de la fatalité :
Nul heurt n'avait tracé la ligne
Du patient déshérité :
Mon cœur n'était pas tourmenté.
Peut-être eus-je l'âme inquiète,
Mais rien ne semblait arrêté
Quant au devoir d'être poète.

Souvent je me suis consolé
Aux larges dorures des lunes,
Lorsque le soleil en allé
Éclairait d'autres infortunes ;

Mon rêve alors aux paix des dunes
Et des nuits froides où l'on dort.
Sur maintes immensités brunes.
Semblait toucher quelque bon port.

Mais lorsque rebrillait l'aurore
Sur les azurs des horizons,
Mon âme retrouvait encore
Le triste nœud de ses raisons :
Car elle habite ses prisons
Où git le tourment de la vie :
Nos rêves sont les trahisons.
D'un lointain bonheur qui convie..

* * *

Par les chemins où nous errons.
Tant pauvret que riche pléthore.
La muse rafraichit nos fronts
Sous le chaud midi qui les dore.
Les uns s'en vont, les bons larrons
Tout couverts d'une gloire altière.
Les autres, couverts de poussière.
Par les chemins où nous errons

Par les faubourgs où nous chantons
Les airs que nous sentons éclore,
Nous prenons en différents tons,
D'une voix voilée ou sonore :
L'un chante au son des mirlitons
Et l'autre, d'une voix moins claire ;
L'un plaît beaucoup et l'autre guère,
Par les faubourgs où nous chantons.

Oh ! les grabats où nous dormons !
Parfois un rêve luit encore :
Alors, bonsoir, nous reposons,
Comptant sur la prochaine aurore,
Sur l'espoir des grands horizons
Et les splendeurs de la lumière...
Dors, vieux rêveur dans ta misère !
Oh ! les grabats où nous dormons !

ENVOI

Ultime boue où nous courons,
Ça, par les lois d'un Dieu sévère,
Es-tu la boue égalitaire,
Toi pauvre boue où nous mourrons !

* * *

Au mois des seigles d'or où chante
La brune cigale des champs,
Écoutant cette nonchalante,
Dans les grains murs aux bruits touchants
Je murmurais aussi mes chants :
Et l'écho des moissons nouvelles
Montait jusqu'aux azurs penchants
Avec le vol des hirondelles.

Mais les étés ont fui toujours
Avec le vert des feuilles vertes,
Me laissant aux automnes gourds,
Aux deuils de nos forêts désertes
Sous de grandes glaces inertes
Notre fleuve a cherché son cours
Et les routes se sont couvertes
Des tempêtes des mauvais jours

Dès lors j'ai compris qu'en ce monde
Tous les êtres souffrent souvent
Que notre âme aimante et profonde
Existe et meurt de son tourment

Comme la mer, comme le vent,
Elle subit nombre d'orages ;
Et je fus triste amèrement
Et craintif des sombres nuages.

Si j'ai souri, j'ai dû pleurer,
Devant la pleureuse nature
Par qui mon cœur est demeuré
Meurtri d'une grande blessure ;
J'ai protesté par un murmure
Et j'ai promené dans le soir,
Mon âme avec ce qu'elle endure
En défiant le désespoir...

Qu'importe après tout que l'on ploie
Sous l'étrange tournant du cœur ?
Que la nuit nous fasse la proie
De son fantôme et de son heurt ?
Qu'importe que l'on soit songeur
Au refrain de quelques romances
Dans un grenier désolateur,
Seul, seul avec ses souvenances ?

Qu'importe que l'on soit battu
Dans la grande bataille humaine,
Et que l'on aille mal vêtu,
Les dimanches et la semaine !
Qu'importe la gloire incertaine
Des "sans-cuisine" à quelques sous,
Si le bon Dieu voulut qu'on peine,
C'est qu'il eut confiance en nous !

***

La grande nuit qui vous attire
Descend sur la forêt des mâts :
Les gréments souffrent leur martyre,
Les flots cassent, glauques et mats
On dirait des mains de velours
Lorsque la mouette zigzague
Sur le remous et sur la vague,
Le vent souffle, souffle toujours

Voici le naufrage plein d'ire,
De craquements et de fracas ;
L'un pleure quand un autre expire
L'autre meurt et roidit les bras

Tout plonge au fond des gouffres sourds
Bientôt le regard qui divague.
S'est senti fermé dans la vague.
Le vent souffle, souffle toujours.

La houle berce le navire
Dans la tempête qui s'abat :
L'horizon s'émeut et chavire
Ainsi qu'une armée en combat.
Les humains ont des tristes jours
T[illegible]tueux et pleins de vagues :
L'âme inquiète a des cris vagues.
Le vent souffle, souffle toujours.

ENVOI

Prince, quand la mer se retire,
Vois ce chiffon aux rochers lourds
C'est mon chapeau que l'onde mire
Le vent souffle, souffle toujours !

***

Le dur lien des destinées,
Qui parfois se noue à nos fronts
Laisse des rides obstinées
Par où l'on compte ses affronts

Si nous souffrons, si nous pleurons,
Les tâches sont déterminées :
Comptons sur les divins pardons
Pour le vide de nos années!

*
* *

Plus tard je me fis matelot
Sur un svelte petit navire ;
J'étudiai le ciel et l'eau
Dans les sautes du vent qui vire
La sombre nuit qui se déchire
Au chaos des gouffres songeurs,
M'imprégnait du vaste délire
De la nature en ses fureurs.

Et les tempêtes sur les toiles
Qu'elles dévastaient devant moi
Ont poussé jusque dans mes moëlles
La torture de leur émoi.
Au jet du fulgurant éclair
Sous la ronde blancheur des voiles
J'étudiai le grand son élan
Et le clignement des étoiles

***

Et je songeais au mondes morts,
A ces crânes porteurs de gloires
Palliatives du remords,
Aux visions consolatoires,
Aux saints pleurant des purgatoires
Aux coupables abandonnés
Dans leurs regrets expiatoires,
Aux cris des bons et des damnés.

Et je songeais à la cohorte
Des invisibles inconnus,
Et qu'un éternel vent transporte
Aux infinités, confondus,
Pêle-mêle, immenses rebuts
Des sublimités éternelles,
Brisant, dépassant tous les buts
Comme mille brûlantes ailes.

***

Combien de fois au vent du soir
A l'heure d'un ennui sincère,
N'ai-je pas mis tout mon espoir
Dans le retour au coin de terre

De chez nous, vers cette lisière
D'horizon bleu qui fuit, qui fuit
Encore ? Et dans la brise amère
J'ai dit et redit mon ennui.

Je grandissais dans l'air du fleuve,
Pauvre petit mousse d'alors,
Moi qui gréais mon âme neuve
Aux émotions du dehors ;
Car de l'étambot au boute-hors,
Et du foc en pointe aux boulines,
J'ai promené mes rêves morts,
Au soleil et sous les bruines.

Et j'en ai vu des compagnons,
Je revois encor leur figure,
Qui, se riant des tourbillons,
Me racontaient, près des voilures
Leur cœur enfui chez la future
Aujourd'hui maints de ces bons gas
Dorment au fond des sépultures
Que d'espoirs sont vains ici-bas !

Ah ! ne riez pas si je pleure
Avec des frayeurs dans la voix !
Souffrez que mon âme demeure
Sous le voile en deuil de son choix :
Poussant ma plainte au champ des croix,
Au vent de leurs heures bénies,
Mes camarades d'autrefois
Aiment mes humbles harmonies :

Car j'irai leur donner la main
Aux bons amis des voiles blanches,
J'irai les voir au "grand demain".
Avec mes habits des dimanches :
Dans nos bateaux à quatre planches
Ne songerons-nous pas encor
Aux pleurs essuyés sur nos manches
Pour la chimère en cheveux d'or ?

***

Les soirs très beaux, l'aube plus belle.
Pleurent dans le cœur ingénu.
Scrutant la plainte solennelle
Des vents d'automne au chaume nu.

Parfois je m'en suis revenu
Du petit lac où l'onde gèle,
Portant le regret continu
De quelque éternité rebelle :

Rebelle à ce qu'on veut chérir
Ah ! la fuite des saintes choses !
Ah ! le malheur de se mourir
Loin du soleil et loin des roses,
Loin des absents, le front morose
Loin, si loin de quelques amours
Et du nid où l'oiseau se pose
A la lumière d'autres jours !

***

Le soir des adieux infinis,
Qui ronge et que souvent on pleure
Nous sépare des jours bénis,
Et le mal qu'il a fait demeure
Et notre âme dans son chaos,
Comme la triste âme insensée
N'entend que les mêmes échos
Qui martyrisent sa pensée :

Sur le sillon des champs déserts,
Qu'il vente ou non retiens ton aile
Et rampe sous tous tes revers ;
L'espace est à l'aile éternelle !
Meurs loin du port et loin des mers,
Meurs loin du monde en ta retraite,
Et prive-toi des grands cieux clairs,
Et des gloires que l'on regrette !

Pourtant on aime sans savoir
Le but de l'âme qui s'épanche,
Sans un appui pour notre espoir,
Cet oiseau qui n'a pas de branche.
Pourtant on aime comme un fou
Et la tristesse nous anime :
L'on s'éprend de rien et de tout,
Jusqu'à la fin triste victime.

L'instant d'aimer revient souvent :
Mais on n'aime bien que la vie,
Parce qu'elle est le flot mouvant
Que mainte équinoxe charrie.

Reprend, tourne et retourne encor
Vers les horizons des nuits noires,
Vers les nécropoles de mort,
Vers les affres des purgatoires.

***

Le ciel lave ses pans d'azur
Avec d'effroyables orages,
L'océan mugit, rauque et dur,
Et lave le sable des plages ;
Les saisons lavent les guérêts
Qui sont l'espoir de notre terre,
Le ruisseau lave la fougère
Les larmes lavent des regrets.

L'oiseau chante le nid futur
Au sein des palais de feuillage ;
Le jour est beau, le soir est pur
Quand le printemps luit au rivag
L'échos chante aux bois indiscrets
Les pauvres ont moins de misèr
Les tombes ont plus de prière
Les larmes lavent des regrets.

Les aubes d'or et l'épi mûr
Enrichissent le paysage,
Le vieillard longe le vieux mur,
Rêvant à mieux tromper son âge
La sève pleure aux verts bosquets.
Le papillon plein de lumière,
Voit pleurer la rose trémière.
Les larmes lavent des regrets !

ENVOI

L'âme qui pleure a des secrets ;
Les larmes ont quelque mystère
Dieu les versa pour notre sphère
Les larmes lavent des regrets !

Seigneur, semez vos douces brises
Et de l'amour et du ciel clair
Pour sécher les troubles hantises
De l'être parfois trop amer !
Seigneur, rendez aux plantes vaines
Que nous sommes, sur les guérets
Une rosée et moins de peines,
Plus d'amour et moins de regrets !

Donnez au pauvre sa pitance
De gloire et l'instant de repos ;
Dieu, rajeunissez l'espérance,
Ce bon pain des humains troupeaux !
Je suis un affamé sincère
De ceux qui croient en ton retour.
Entends ma fervente prière
Prends tout, mais donne ton amour !

Car voici la fin de ma vie,
Où j'ai passé comme j'ai pu,
Sans trop de bien, sans trop d'envie,
Le sentier assez battu :
Assez battu pour moi qui passe
Dans le rayon de quelque espoir,
Assez battu pour qui s'efface,
Après un jour, après un soir.

J'irai par la route commune
Content de finir en vaincu :
Rêveur d'un autre clair de lune,
J'irai content d'avoir vécu.

Et j'aurai fini mon histoire,
Histoire de sage et de fou,
J'aurai conquis la vieille gloire
D'aller dormir au fond d'un trou

* * *

J'aime le cœur viril et tendre
Et grand de sa fidélité ;
J'aime le ciel, j'aime la cendre
Des vieux temps, de l'autre été

De l'autre été perdu sous neige
Et des vieux printemps moissonnés
Par l'aile du printemps sacrilège
Avec les firmaments fanés.

J'aime le beau midi qui tombe
Sur les bocages familiers ;
J'aime aussi la petite tombe
Des petits êtres oubliés.

J'aime la tige qui se penche
Au cimetière plein d'amis ;
J'aime le songe qui s'épanche
Au front des pauvres endormis

J'aime tous les couchants d'automne
Hâtifs et clairs éperdument :
J'aime l'angelus monotone
Qui prie et pleure au firmament.
J'aime la grande ombre sauvage
Du soir sur les cyprès des morts
Et j'aime le silence, image
Des âmes belles, sans remords

J'aime la mort, j'aime la vie.
Je crois pouvoir aimer partout .
J'aime la gloire qui convie
Notre âme à s'unir au grand Tout
J'aime mon rêve et ma folie
Qui passent dans l'écho des vents ;
J'aime l'espérance qui lie
Les grands cœurs aux astres mouvants

J'aime l'oiseau qui chante et vole
Vers les éternelles saisons ;
J'aime aussi la pauvre corolle
Ternie au livre d'oraisons.

J'aime voir les joncs de la plage
Bercés par le flot endormeur ;
J'aime voir l'éclair de l'orage
Éclairant la foudre qui meurt.

J'aime contempler ma jeunesse
Dans la vision du passé ;
J'aime y retrouver ma tendresse,
Obole d'un cœur inlassé...
Je vois le chœur de notre église
Où souventes fois j'ai chanté ;
Je vois la grande armoire grise
Où mon blanc surplis est resté

Je vois les vieux saints et leurs niches
En forme creuse de bateaux,
Et les lustres près des corniches
Sonnant au vent frais leurs cristaux ;
Et les frères en robe noire,
Nous conduisaient au chapelet
Devant le très vieil ostensoire
Dont l'or clair et poli brillait

On est heureux lorsque l'on aime
Également tout à la fois :
La vie est l'immense problème
De l'être aimant portant sa croix.

J'aime ainsi, ce soir, que m'importe !
Le plus, le moins me sont égaux
Les grands vents et la feuille morte
Vont on ne sait vers quels tombeaux

Les grands soleils, les nuits sereines,
Les moissons d'or, l'écho lointain
Tremblent sous les mains souveraines
Ployant les soirs et les matins :
Car tout roule en ce même abîme
Des mondes défunts en allés ;
J'aime le val, j'aime la cime,
Le jour et les cieux étoilés

*
* *

Je suis amant de poésie
Et chanteur du bon souvenir ;
Si ma carrière est mal choisie
N'est-il plus temps d'en revenir ?

Non, bonne ou mauvaise fortune,
Mon rêve me tient tout entier.
Il fait chez moi sa loi commune :
C'est pourquoi j'ai pris ce métier

J'aime la douce jonglerie
Et j'ai foi dans mon avenir :
Je crois à la route fleurie
Que mon destin doit aplanir
Aux gais argentements de lune,
Je bas la mousse du sentier
Le long du lac et de la dune
C'est pourquoi j'ai pris ce métier.

J'aime la gloire qu'on envie.
Et que mon cœur veut contenir.
J'aime cette immortelle vie
De l'art qu'on ne peut définir.
J'aime les âmes sans rancune.
J'aime d'amour et de pitié.
J'aime ainsi de l'aube à la brune
C'est pourquoi j'ai pris ce métier

ENVOI

Prince, lis-moi de ta tribune
Les "Contreditz de Franc-Gontier" ;
Je sens mieux l'art que la pécune ;
C'est pourquoi j'ai pris ce métier

***

Il fut un jour où l'art des fées
Parmi les échos de printemps,
Parmi les brises réchauffées
Au beau soleil du bon vieux temps,
Portait l'âme à ses souvenances,
Au rêve des belles saisons :
Et c'étaient des chants, des romances,
Mille chosettes sans façon.

Quand l'âme était trop assoiffée
D'un bleu clair-de-lune éclatant,
On pouvait boire une bouffée
De paix, d'oubli qui rend content.
Les trouveurs chantaient l'espérance
Naissant au bord des horizons,
Leur mie et leurs regrets d'absence
Mille chosettes sans façon.

Ecoutant l'hymne des trophées
Qui monte des gloires d'antan,
Avec les voix bien étoffées
D'Horace à Rutebeuf chantant,
Mon cœur évoquant son enfance
Au rythme des vieilles chansons,
Entonne, hésite et recommence
Mille chosettes sans façon.

ENVOI

Prince, avec force révérences
Pour ce grand siècle et ses leçons,
Crions progrès, or, endurance,
Mille chosettes sans façon !

* * *

Ce soir, la lune se barbouille
D'un coin de nuage tremblant :
Sur le firmament tout s'embrouille
Et le bois sombre et les toits blancs
Et j'écoute, à mes vitres closes,
La plainte qui vient du levant
Avec la neige dans le vent,
En évoquant de vieilles choses

Dans mon esprit, vieille gargouille
Où s'abîme un rêve troublant,
Je sens qu'un passé se dérouille
Sous le frisson d'échos parlants :
Je n'en saurais dire les causes,
Mais pour moi l'effet est charmant,
Je divague comme un enfant,
En évoquant de vieilles choses.

Demain c'est Pâque où s'agenouille
La foule d'êtres exultants ;
Jésus renait de sa dépouille,
Selon le rite des vieux temps.
L'âme où la prière se pose
A droit de croire à ses serments,
Quand elle a prié, mêmement
En évoquant de vielles choses.

ENVOI

Dieu, donnez la rosée aux roses
Et le souvenir aux absents :
Soyez mon rêve, Dieu puissant,
En évoquant de vieilles choses.

* *

Noëls des lunes argentines,
Eveilleuses de fronts rêvants :
Noëls des laudes et matines,
Noëls des neiges et des vents ;
Noëls des pins sur la ravine,
Noëls des joncs au vieil étang
Je rêve de vous, vous devine :
Mais où sont les Noëls d'antan ?

Noëls des gueux à triste mine,
Courbés sur les chemins montants
Sans sou ni maille, ni chaumine,
Mais gais aux soirs du bon vieux temps ;
Noëls dont la fuite chagrine
Et dont le retour rend content,
Que j'aime votre aurore fine,
Mais où sont les Noëls d'antan ?

Et toi, pâtre, sur les collines
Qu'aux vieux missels on vit souvent,
Des longs sentiers où tu chemines
As-tu vu l'Etoile au levant ?

As-tu vu cette pèlerine
Qui rendit l'azur éclatant,
Là bas sur la crèche divine ?
Mais où sont les Noëls d'antan ?

ENVOI

Prince, devant Dieu je m'incline,
Ne peux-tu pas en faire autant ?
Comme les mages, j'imagine ?
Mais où sont les Noëls d'antan ?

* * *

Quand vous entrez au cabaret,
Où les bonnes âmes s'oublient
Il vous convient d'être discret
Avec les fichus qui vous lient
Ayez contre leur discours vain
Le seul argument péremptoire
Si l'on vous force trop à boire,
Mettez de l'eau dans votre vin

Et si l'hôtesse vous offrait,
Au dîner ce n'est plus folie
De vous verser du vin clairet
Agréez d'une main polie ;

Car boire est l'âme du festin.
Refuser serait dérisoire ;
Mais en lui contant votre histoire,
Mettez de l'eau dans votre vin.

Pour vous contenter en secret
D'une humble gloire inassouvie,
Chevauchez d'un cœur guilleret
Comme on doit pour passer la vie :
La vie est parfois un ravin
Où s'écoule une dose noire :
Pour vous en tirer, faut m'en croire,
Mettez de l'eau dans votre vin.

ENVOI

Prince, prenez mes vers enfin
Tirés du cru de mes grimoires.
S'il ne font rien à vos déboires,
Mettez de l'eau dans votre vin !

***

Sous l'ardeur des saisons brûlantes,
Le Quidam porte dans son cœur
L'amertume chaude et troublante
De l'être qui souffre et se meurt :

Et, sombre sur le grand chemin
D'une pauvre vie exilée,
Il va, son âme inconsolée
Croyant encore au lendemain.

A l'automne aux feuilles tombantes,
Plein de soir aux tristes lueurs,
Sa silhouette, ombre dolente,
Fait les rêves désenchanteurs :
Le passant du sombre destin,
En notre terrestre vallée,
Erre comme une aile affolée,
Croyant encore au lendemain.

Il va, l'hiver dans les tourmentes
Terribles où l'on a souleur,
Où des clameurs hautes et lentes,
Pleines de sanglots et de heurts,
Ressemblent à des voix d'airain :
Il pleure une chair une allée
Vers quelque pieux mausolée,
Croyant encore au lendemain.

ENVOI

Homme que la nuit épouvante,
Quidams, c'est nous, pauvres humains,
Nous sommes légions mourantes
Croyant encore au lendemain !

* * *

Les cloches, du haut de leurs faites
Étonnant l'azur de leur son,
Disent au ciel nos grandes fêtes,
Sèment en nos cœurs du frisson.
Les jours de Dieu savent leurs gammes
Qui vont aux astres éblouis,
Égayant jusque là des âmes
Sur les routes de ces pays.

La camarde plonge les têtes
Au fond des gouffres d'abandon,
Et, triste, alors, la cloche quête,
Avec des sanglots, leur pardon
Ah ! le pardon dont on s'affame
Après les dédains inouis,
Il est bon, et maint le réclame,
Sur les routes de ces pays !

Les cloches pleurent les défaites
Des pauvres gueux qui s'en iront,
Si tôt leurs sépultures faites,
Faisant place à ceux qui viendront.
Les cierges éteindront leur flamme,
Et les spectres évanouis
Tairont leur voix d'homme ou de femme,
Sur les routes de ces pays.

ENVOI

Prince, lorsque la malle est prête,
A la cloche, prince ou marquis,
Tu vas, l'âme moins guillerette,
Sur les routes de ces pays !

* * *

J'aime la "doulce" villanelle
Au duel d'échos alternés :
Dans mon repos je rêve d'elle,
M'en esjouis après diner ;
Mais quand, le soir, pour réveillon
J'ai le goût des mots francs de race
Adieu Virgile, au diable Horace,
Je ris avec mon bon Villon !

Villon redit sa ritournelle
En esquissant maints pieds de nez ;
Mais sa farce est toujours nouvelle
Et ses refrains sont claironnés :
Voyez-le dans son cotillon,
Il pleure, il rit, court, se prélasse,
Sans sou ni maille ni paillasse...
Je ris avec mon bon Villon !

Certes, François, si ta cervelle
Mieux que ta bourse a pu sonner,
La Katherine de Vauselles
N'eût jamais dû t'abandonner ;
Mais la vie est un tourbillon
Où sans or tu n'eus point de grâce
Aussi tu lui fis la grimace.
Je ris avec mon bon Villon !

ENVOI

Maître, pour un peu de bouillon
Tu vendis souvent ta carcasse :
Ton fait, maître, est toujours cocasse
Je ris avec mon bon Villon.

Tout petit dans son tablier,
Pour endormir mes soirs moroses,
Ma mère, au recoin du foyer,
Me racontait des contes roses :
Ecoute bien, petit gâté,
Et tiens-moi ta paupière close,
Dis : bonne nuit,—puis une pause—
C'est l'histoire du chat botté !

Plus tard, quand je fus écolier,
J'appris maints vers, et mainte prose ;
Et si j'ai depuis oublié,
Je me rappelle quelque chose :
J'ai gardé cette vérité :
A tout effet faut une cause.
Permettez que je vous en cause
C'est l'histoire du chat botté !

Partout on aime à babiller,
A sa manière chacun glose !
On vous trouve mal habillé,
L'un est trop coi, celui-là pose

Pour moi je me suis contenté
De mon pauvre chat qui repose.
L'avenir est beau je suppose :
C'est l'histoire du chat botté !

ENVOI

Prince, mon conte est raconté :
Sa morale est à l'eau de rose.
Marquis de Carrabas l'impose :
C'est l'histoire du chat botté !

* * *

L'ombre des ormes, des sapins,
Se paillette de brins de lune :
On dirait des mots argentins
Ecrits sur la dépouille brune
Rêveuse d'un reflet de jour,
La source sommeille en son urne.
Et la fougère, tout autour,
Epand son doux regret nocturne

Un vent soudain peut la brouiller
Comme une âme, la source claire
Elle que l'on voit sourciller
En proie au cristalin mystère.

Tous les sapins sont endormis
Au fond de la nuit souveraine,
Et, branche à branche, en vrais amis,
Dans un rêve ils ont fui leur peine

Ont fui leur peine d'être vains,
Malgré leur divine verdure :
Voilà pourquoi sur les ravins
Ils penchent leur front sans murmure
Au lointain l'horizon sans voix
Meurt au secret de la savane ;
Sur les ormes, les prés, les toits,
Veille, en clignant, la tramontane.

Vague espérance, ciel fuyant,
Longue nuit de l'automne morne
Nuée en frange s'appuyant
Sur les décors d'ombre sans borne
La savane n'a plus d'échos ;
La nuit est lente et solennelle ;
La terre est un demi-chaos,
Tout dort, l'homme, le ver et l'aile

Mais mon âme reste aux aguets,
Rêvant d'immensité muette ;
Mon cœur, mon front sont inquets
Pour remercier le Dieu-poëte.
Mon Dieu, vous êtes bien puissant,
Vous qui secouez les montagnes,
Vous qui semez pour le passant
Les blés d'or à pleines campagnes :

Et c'est vous qui comptez tout bas
Les faibles mérites de l'homme :
Mais l'homme, hélas ! lui, ne sait pas
Tout ce qu'il dit quand il vous nomme.
O feuilles mortes qui passez,
Votre destinée est la nôtre
Nous serons tous bientôt glacés
Vous en ce jour, nous dans un autre !

Mais lorsque l'hermite isolé
Dormira dans son coin de terre,
C'est vous qui l'aurez consolé
En frémissant sur sa poussière

Et les veilles, les vents, l'oubli,
Avec les ombres de novembre
Passeront sur l'enseveli
Chû dans sa souterraine chambre :

Et tous ses rêves dans le temps,
Hélas ! de plus en plus informes,
Suivront vos dépouilles d'antan
Par les sapins, les prés, les ormes !

***

Sur la plage qui se redore,
Du vieux quai jusques au lavoir,
L'Orient verse un peu d'aurore
Un coin de ciel, un brin d'espoir

Et j'écoute le vent qui chante,
Sur la pénombre, sa chanson :
Svelte chanson presque touchante
Comme une voix en oraison.

Là-bas, au loin, je distingue
Sous un nuage vague et mat,
La voilure sur la bastingue
D'un petit navire à haut mât

Le grand jour luit, scintille et monte :
Très rouge, voici le soleil
Sortant du rêve avec sa prompte
Et vaste gloire du réveil.

Comme il est beau dans sa lumière,
Ce grand roi des créations,
Promenant sur notre misère
La volupté de ses rayons !
Il verse au monde son mystère
Et tous ses feux réparateurs,
Eclairant, enivrant la terre
Du vertige de ses splendeurs !

Ainsi que l'âme mendiante
D'anciens captifs au haut des tours,
Vers lui la cime suppliante
Des grands bois s'élève toujours
Notre globe sort de son somme
En te saluant, maître et roi
Et l'inquiet regard de l'homme,
Soleil, s'enorgueillit de toi !

Soleil ! soleil qui tout enchantes,
L'homme, les arbres, les oiseaux,
Sans toi les mers sont plus méchantes,
Si noires, sans toi, sont les eaux.
Remis d'épuisantes fatigues,
Le laboureur gagne son champ ;
Les labours en sueurs prodigues
L'y tiennent de l'aube au couchant.

Mais, cher soleil, quand, sous la herse,
Le semeur sème à large main,
Tu fais germer après l'averse,
Et tes rayons lui font du pain :
Du pain pour les pauvres familles
Qui peinent à tant de revers ;
Du pain pour les fils et les filles
Des hôtes de cet univers ;

Du pain aux affamés farouches,
Aux veuves en deuil, aux passants ;
Du bon pain pour toutes les bouches
Pour les faibles et les puissants !

Tu mûris le blé des colombes ;
Tu verdis les prés au troupeau ;
Tu sèmes des fleurs sur les tombes ;
Soleil, que ton devoir est beau !

Je t'aime, image de la gloire,
Toi, grande puissance des cieux ;
Car en toi tout être peut boire
La vie et l'ivresse des dieux.

***

Dans mon cœur, de froides rafales
Chantent l'hymne des désarrois,
Dont les échos plaintifs et pâles
Répondent à d'étranges voix ;
Je ne sais plus ce qui s'y passe,
La tempête a troublé mon cœur ;
Hélas ! ce que je crains remplace
Tout ce que j'aime et qui se meurt !

Double tourment des destinées
Créant le charme des douleurs ;
Les ailes qui nous sont données
Epouvantent nos yeux en pleurs

Car la vie est une rature
Reprise au livre des revers :
Le poète de la nature
A fait de nous ses mauvais vers ;

Et nous, mal écrits que nous sommes,
Avons l'instinct des nullités,
Pour avoir étudié les hommes
Et toutes leurs futilités...
Je crois que ce temps mécanique,
Plein d'or, de mitraille et de fer,
Donne l'air de cette musique
Qu'on nomme musique d'enfer ;

Mais à quoi bon toujours le dire ?
A quoi bon le penser aussi ?
Il faut du fiel pour la satire,
Mon cœur en manque jusqu'ici :
Votre fiel à vous, vos blasphèmes,
O grands hommes de notre temps,
Seront les résumés, les thèmes
Où s'inspireront vos enfants.

Pour moi, ma mansarde et ma lyre,
Je l'espère, me suffiront ;
Au malheur j'aurai pu sourire,
Le dépassant de tout mon front.
Chants épars et vous, plaintes vaines,
Cessez en moi, je vous maudis
Et vous inhume avec mes peines,
Je veux aller en paradis !

***

Roulant dans sa pourpre du nord,
Par delà les fières montagnes,
Le soleil, radieux encor,
Va réveiller d'autres campagnes.
Vers une mer, un nimbe d'or,
Du ciel qui meurt dernier vestige,
Projette son dernier décor
Sur toute plage qui s'afflige.

Ici le clocher empourpré,
L'éclat des fenêtres en flamme
Répondent bien au jet sacré
De l'occident cher à notre âme.

O coin béni du soir serein !
Pointe des rideaux que relève
L'archange du Dieu souverain,
En toi je puis finir mon rêve !

J'ai vu, dans les déclins hâtifs,
De grandes mains au signe austère ;
J'ai vu des îles sans récifs,
Des mâts aux voiles de mystère,
Des arcades où des lutins
Soufflaient de claires avalanches,
Des soirs penchés sur des matins ;
Des ombres sur des aubes blanches...

* * *

Ah ! tu me regardes encore,
Vieille face jaune des nuits !
Et de ta corniche redores,
Froidement mes rêveurs ennuis !
Toi qui fus jadis mon amante,
Au temps des amours superflus,
Tu demeures la plus constante
Parmi les âmes qui m'ont plu.

Avec ces âmes exilées
Tu t'en vas, errante toujours,
Sur quelque nue échevelée
A qui tu redis tes amours.
Tous les soirs, d'un coin de ma chambre,
Je te souris quand tu parais,
Vieille tête de cuivre et d'ambre,
Vieille qui ne vieillis jamais.

Tu vas de mansarde en mansarde,
Semant tes placides rayons,
Partout enfin où tu regardes,
Sur la soierie et les haillons.
Ne serais-tu pas le symbole
Du mystère de nos regrets ?
Tu ris et n'a point de parole,
Tu vois et gardes tes secrets.

De tes immenses altitudes,
Vers qui monte la voix des soirs,
N'entends-tu pas les grands préludes
De nos remords, de nos espoirs !

De nos espoirs vers cette voûte
Où tu règnes avec les vents :
Des nos remords et de nos doutes
Qui s'amoncellent, décevants ?

Ton imbécilité narquoise
A quelque chose de profond
Lorsque tu souffres qu'on te toise,
Comme une mouche, à ton plafond
Moi je te félicite, en somme,
D'assister nos nuits sans mépris.
Tu vaux toujours plus que les hommes,
Lune, de tes bords incompris.

Enfin tu formes bien des causes :
Ton rôle n'est pas trop banal :
Ta fin sera la fin des choses,
Vieille relique, vieux fanal !

***

Horizon de nos nuits profondes,
Grand horizon des jours sereins,
Beaux horizons de tous les mondes,
Vous êtes de mystère empreints.

Et c'est pourquoi je vous contemple
Avec respect, avec amour :
Vous êtes les portes du temple
Du paisible empyré séjour.

C'est de vos seuils que Dieu regarde
Nos farces et nos rires fous,
Entouré de sa vieille garde,
Sa vieille garde d'anges doux.
Et tandis que monte le songe
Aux crépuscules indécis
Qui vous ornent, notre œil se plonge
Dans vos voluptueux glacis :

Glacis poudreux de laine blanche
Sur le froid des pôles sans fin,
Abimé d'or en avalanche
Sous la pourpre d'un séraphin
Avec l'espérance et les rêves,
Avec l'aube et la fin des jours;
Et, sur les bois, les monts, les grèves,
Cher horizon, tu fuis toujours.

Je périrai dans ta poussière,
Nature, en chantant tes beautés,
Vers l'horizon, vers la lumière,
Cet espoir des éternités...
Il est un horizon en flamme
Sur les plages de nos destins :
Allons, partons, ô ma pauvre âme,
C'est l'horizon des clairs matins !

***

La tempête crie au dehors
Avec des accents lamentables,
Pleine de bruits et de remords,
Sur la marche des pauvres diables
L'hiver est rude et sans merci ;
Au dehors la bise est méchante,
Yvonne, qu'on est bien ici,
Ici quand la marmite chante.

J'aime notre petit logis
Où je te retrouve fidèle,
Bonne près des tisons rougis,
Durant la tempête nouvelle

Regarde nos murs sont pimpants
Sous leur verte tapisserie,
Comme des taches de printemps,
Ils éveillent ma rêverie.

Bon feu clair et morceau de veau,
Du café, du pain, bonne couche,
Le monde est bon, le monde est beau
Digne que nous y fassions souche !
Et tous mes bons vieux livres donc,
Qui s'entassent sur la planchette,
Allégent toujours l'abandon
De notre jeunesse en cachette.

Car notre jeunesse s'en va,
Je ne sais où, très loin sans doute,
En laissant, comme canevas,
Son empreinte au long de la route
Ma mignonne, soyons contents,
Car nous sommes comme les autres
Si nous n'arrêtons pas le temps,
Soyons toujours de bons apôtres !

Et la chaleur sous nos lambris,
Comme dans les palais est douce,
Et nous, comme des colibris,
Reposons-nous dans notre mousse !

* * *

Devant la lune qui grimace,
Cette face jaune à l'envers,
Ma fenêtre pleine de glace
Semble le livret des hivers.
C'est un manuscrit de froidure
Rayé de lignes en tous sens,
Où maint renvoi, mainte rature
Disent les caprices du temps.

Un portrait en miniature
Se dessine dans le feuillet :
C'est le portrait de la nature
Avec ses décors au complet :
Des feuilles sur le bord des grèves,
Des ondes heurtant des rochers,
La tourmente assiégeant des rêves,
Des flammes rongeant des bûchers.

Des rayons et des bras qui s'allongent
On dirait, vers l'immensité ;
Des v[illegible]s en [illegible] qui plongent
Aux gouffres de l'éternité ;
Des peaux de lion, des rosaces,
Des grappes de raisin, des fleurs,
Des aubes et des carapaces
Gisent sous l'horizon en pleurs.

C'est une énigme et je m'amuse
A la contempler à loisir,
Car, dès demain, puisque tout s'use,
Un soleil viendra la saisir...
J'ai lu ma fenêtre glacée,
Avec la lune, fiers tous deux,
Et notre dernière pensée
S'éclipsa devant l'art des dieux.

Car, s'ils font d'éternelles pages
Les dieux font aussi des brouillons :
Les vitres à mille ramages
Sont pour exercer leurs crayons.

* * *

Adieu le soir, adieu le monde.
[illegible] ma chambre, dernier port
Salut à toi, ma nuit profonde.
Je viens dormir, car je m'endors !
Et s'il te reste un peu de gloire,
Dieu, pour tous les pauvres reclus
Jette m'en donc sur ma mémoire
Que je rejoigne tes élus !

Et si ma pauvre âme engourdie
Un seul instant, de par le soir,
Sentait son aile appesantie,
Soutiens-la, loin du gouffre noir !
Dieu méprise toujours l'impie,
Et qui ne tend pas à son ciel
Pour s'absorber dans cette vie
Bientôt s'abreuvera de fiel

* * *

Le soir est beau quand il s'élève
Sur les vestiges d'un beau jour
La vie est belle avec le rêve,
Quand elle sombre dans l'amour

La tristesse qui s'accumule
Au fond du cœur déshérité,
Est une broussaille qui brûle,
A l'heure où brille la bonté :

Cette bonté de l'âme forte
Qui daigne sourire en mourant
Devant le destin qui l'emporte
Au cimetière, sans parent...
O vous que chaque soir ramène
A la famille, au seuil joyeux,
Songez parfois à ce que traîne
De misère, le pauvre gueux...

***

Aujourd'hui dans un saint cantique,
Le cœur soumis et repentant,
Chantons, selons le psaume antique,
A la gloire du Dieu vivant.
Gardien de tout ce qu'on ignore,
Mais que notre être fait prévoir,
Veillez sur nous depuis l'aurore
Jusqu'à l'heure du dernier soir

O toi que les faibles implorent
Au sombre jour d'oppression,
Toi que tous les siècles adorent,
Du monde prends compassion.
Gardien de la céleste flamme
Qui fait qu'un peuple reste grand,
Gardien du cœur, gardien de l'âme
Qu'après un jour le soir reprend.

Le soir sans fin, le soir mystique
Au long du fleuve éternité,
Avant d'atteindre au saint portique
Priez pour nous Dieu de bonté !
En souvenir de nos misères,
Dans la traverse de nos jours,
Donnez la paix aux cœurs sincères,
Prodiguez-nous votre secours !

Sur l'ombre des décrépitudes
J'aime voir les ors des couchants ;
Mon âme, en proie aux solitudes
Y puise l'accent de ses chants

Mon cœur, cherchant ces feux divins,
Ces feux d'une grève plus belle,
Jamais ne s'y réchauffe en vain
Par eux il devient moins rebelle.

Moins rebelle au destin jaloux,
Et plus porté vers ce qui pleure ;
Aux revers il se fait plus doux,
Et plein de jeunesse il demeure
Le vrai Ciel, le Ciel des élus,
Doit être là, dans ces étages
Là, jouissant de leurs vertus,
Les saints choisissent leurs nuages.

Nuages de gloire et d'encens
Semés aux célestes pénombres,
Où l'âme de nos chers absents
S'illumine loin de nos ombres !
Le juge y soutient l'accusé,
Le pardon suit toute misère
Va mon âme t'y reposer,
Là haut la vie est moins [illegible] !

* * *

Nous prenons tout comme il arrive.
Bien ou mal nous sommes contents,
Puisque le ciel voulut qu'on vive,
Qu'on profite de ses instants.
Dans les choses indifférentes
Donne-toi pleine liberté :
Evite les ronces blessantes
Et suis ta route avec gaîté.

Jouis du soleil de l'année :
Chaque saison porte des fruits
L'automne a sa feuille fanée
Le printemps les plus belles nuits.

* * *

Toute vie est un vrai poème
Qui se compose de deux chants
Dont le premier monte où l'on aime
Dont l'autre meurt aux pleurs touchants
Si à notre entrée en ce monde
Luit la gaieté sur quelques fronts
Lorsque viendra la nuit profonde
Nos frères, nos sœurs pleureront

En attendant le soir suprême
De l'éternel dernier sommeil,
Je vous souhaite, ce jour même,
De la musique et du soleil ;
Je vous souhaite de beaux rêves,
Du ciel et de belles chansons,
Les claires aurores des grèves,
L'espérance aux quatre horizons

* * *

La vie est une grande plage
Toujours soumise aux flots changeants
Tous les sables sont une image
Des humains, sables indigents
En dépit des rafales sombres
Sur tant de naufragés vaincus,
Nous nageons du fond de nos ombres
Vers quelques horizons confus.

* * *

Le temps est une feuille morte
Au vent de nos espoirs déçus ;
La vie est au vent qui l'emporte
Et se forme de jours perdus :

De jours perdus, mais que l'on aime
Avec nos pauvres cœurs obscurs.
La vie est l'immense problème
Jeté du fond des saints azurs.

* * *

Le Destin, mur bordant la grève
Que jonchent l'épave et la mort,
Dans le grand soir où tout s'achève,
Fait nos regrets et nos remords.

* * *

Majestueux et plein de gloire
Le soir descend des cieux sereins :
L'astre luit comme un ostensoire,
Le peuple accourt sur les chemins.
Dans les pins sombres qui grelottent
Minuit s'éveille plein de voix
Qui chantent, qui parfois sanglotent
Aux signes des rameaux en croix.

La savane s'étend, immense,
Sous la nuit des sapins pointus ;
Et le mystère et l'espérance
Recouvrent les sentiers battus.

Au lointain le village en fête
Pieusement brave la nuit
Pleine du souffle des prophètes
Contemplant l'étoile qui luit.

*
* *

De la branche qui vous vit naître
Gentils oisillons du printemps,
Vous égayez l'écho champêtre
Par le ramage de vos chants.
Pour vous entendre ici les roses
Penchent leur petit front soyeux
Répétez-leur les tendres choses
Que vous ont apprises les cieux

Enorgueillissez la nature
Qui, pour vous payer de retour
Vous prodigue la nourriture
Avec les soins de son amour.
Et chantez, pour l'âme qui prie
La paix des séjours inconnus :
Vos voix adoucissent la vie
Que rudoient nos espoirs déçus

Chantez pour celui qui soupire
Après un bonheur regretté ;
Et, sur le [illegible] qui peut sourire,
Petits, rappelez la gaîté.
Chantez la fin du jour qui tombe
Et ses prismes mystérieux ;
Chantez la nuit, chantez la tombe
Et leur repos majestueux...

Ainsi que vous l'essaim des songes
Au reflet de l'illusion,
Chemine à travers les mensonges
Que berce l'humaine raison.
Car, hélas ! nous n'avons point d'ailes
En notre course à l'idéal,
Et nos chimères infidèles
Sombrent en leur courant fatal

Pour obvier à la tristesse
Que forment nos soins répétés,
Ici, semant un peu d'ivresse,
Petits oiseaux, chantez, chantez

Chantez la chimère inconnue
Et notre espoir en l'avenir ;
Chantez pour les âmes émue
Les pardons et le souvenir !

Venez, par vous les voix célestes
Semblent toucher le cœur humain ,
Venez chanter, aux toits agrestes
Vivre l'espoir d'un lendemain.

* * *

Soir souverain, ton charme inspire
L'émotion de l'infini,
Et dans ton calme l'on respire
L'amour de Dieu qui t'a béni.
Heureux dictamen du poète,
Soir, tu portes de doux secrets
Qu'enrichit ton ombre muette
Sous tes astres aux saints reflets

A travers cette onde qui brille,
L'on voit les chaumes se mirer
Dans ce lac l'étoile scintille
Comme au fond du grand ciel moiré

L'odeur des prés et des salines
S'épand suave, avec la nuit.
La lune a des clartés divines
Et monte à l'horizon sans bruit.

Là-bas où la grenouille chante
Près du fossé, gîte qui luit,
L'herbe qui penche, haute et lente
Salue à la brise qui fuit.

* * *

Yvonne est née un samedi,
Par un après midi d'automne,
Alors que le sol engourdi
Sous le pas des chevaux résonne
On l'habilla presque en tremblant
Tant elle était petite et frêle
On prit des langes de flanelle
Dans le vieux coffre de bois blanc

Avec les jours, elle a grandi,
Toujours douce et toujours mignonne
En sa toilette d'organdi
Et sa mantille de cretonne

Et vint la noce : un beau galant
Un bon jour s'était épris d'elle :
On prit le vin et la vaisselle
Dans le vieux coffre de bois blanc.

La vie est faite, comme on dit,
De voyelles et de consonnes. . .
Enfin, hier après-midi
Elle eut une petite Yvonne. .
Voici les chandeliers d'argent
La mère est morte, pâle et belle :
Voici le cierge et la chandelle
Dans le vieux coffre de bois blanc.

ENVOI

Prince, mon mal est accablant
Il ne me reste plus rien d'elle
Qu'une lettre, un bout de dentelle
Dans le vieux coffre de bois blanc !

* * *

O les soirs ! les doux soirs d'automne
Qui parfument nos souvenirs !
Beaux soirs de langueur monotone,
Lorsque la neige doit venir !
Votre âme est dans les feuilles mortes,
Ces gloires mortes des forêts,
Votre âme est triste et nous reporte
Vers nos espoirs, vers nos regrets !

Vous portez les tièdes hantises,
D'autres soirs, tant mieux, tant sereins
Et dans vos échos et vos brises,
On dirait d'antiques refrains :
Refrains perdus d'amours qui pleurent
Sur des souffrances d'autrefois ;
Et toutes vos plaintes qui meurent
Ont touché mon cœur aux abois.

Combien de tristesses nocturnes
Vous ont contemplés, vastes soirs !
Que de pauvres cœurs taciturnes
Vous ont donné leurs désespoirs !

* * *

J'aime te voir, douce hirondelle
Ame légère des printemps,
Caresser du bout de ton aile
Le glaïeul au long des étangs.
J'aime te voir de ma fenêtre
Bâtir ton nid au bord des toits
De glaise et de laine champêtre
Ou de fine mousse des bois.

J'aime ta course aventureuse
Parmi l'azur de l'horizon
Parmi l'immensité rêveuse,
Au rythme d'or de la moisson.
Ouvre au vent ton aile d'ébène
Et jette au ciel ton gazouillis,
Ton gazouillis de voix en peine
Par les sables et les taillis.

Reviens, petite vagabonde,
Avec le soleil des beaux jours ;
Viens boire à la rive féconde
Dont mon âme poursuit le cours.

Et parle-nous dans ton langage
De l'écho des sommets altiers :
Des îles au secret rivage
Dis les parfums à nos sentiers.
Ces vieux sentiers aux fleurs cachées
Te rappellent dans leur ennui :
Viens, frôle leurs tiges penchées,
Petite ombre qui les as fui.

Que t'inspira la moisson blonde,
Ondulante au soleil levant ?
Qu'as-tu vu dans ton vol sur l'onde
Mystique aux rayons du couchant ?
L'écho de la verte colline
A-t-il redit mon chant d'espoir ?
Que souffle la brise mutine
Au chant de l'angelus du soir ?

Vallon perdu, douce retraite,
Colline des aveux d'antan,
Témoins d'adieux que je regrette
Et de rêves que j'aimai tant !

***

J'ai chanté les bois et la plaine,
J'ai chanté l'onde et les bateaux,
J'ai chanté la foule inhumaine,
J'ai chanté les petits oiseaux,
J'ai chanté les brumes austères
Sous les automnes disparus,
J'ai chanté des peines amères,
Enfin, je ne chanterai plus !

J'ai chanté la moisson sereine
Dont les ors parent les coteaux,
J'ai chanté l'heure et la semaine,
Le dur labeur et le repos ;
J'ai chanté les vertes fougères
Sous les lointains cèdres touffus
J'ai chanté les brises légères ;
Enfin, je ne chanterai plus !

J'ai chanté la tristesse vaine
Des victimes et des bourreaux ;
J'ai chanté la main souveraine
Qui guide les humains troupeaux

J'ai chanté le beau phalanstère
Que sont les cieux pour les élus ;
J'ai toujours chanté sur la terre.
Enfin, je ne chanterai plus !

ENVOI

Prince, oubliez de votre sphère
L'accent de mes chants superflus ;
Voici venir l'heure dernière.
Enfin, je ne chanterai plus !



LES
LAURENTIDES ET LES ARBRES

Akfwéré tru dènè wéxéensi ékhu chiw ttsentege tru ewi, nné ullé.

Au commencement l'eau ayant détruit le monde, des montagnes surgirent, de terre il n'y eut plus.

LÉGENDE DES DÈNÈ PEAUX-DE-LIÈVRE



Quand le ciel printanier vous charge de son rêve
Et du bandeau vermeil de ses azurs bénis ;
Dans l'heure qui s'en va, quand la brise s'élève,
Mêlant aux bourgeons verts l'espérance des nids ;

Sous les secrets échos de vos gouffres sauvages,
Quand notre vieux soleil, de ses rayonnements,
Vient essuyer vos fronts que battent les orages
Et les hivers neigeux tombés des firmaments ;

Solitaire songeur des choses infinies,
Enthousiaste amant de vos solennités,
Je contemple, éperdu, vos vastes harmonies
S'élevant vers le jour, sur les immensités.

La prime aube qui naît vous verse sa lumière ;
Vous recevez l'adieu des ultimes couchants ;
De maints siècles défunts vous portez la
[poussière.
Et votre dos houleux connaît les vents méchants.

Horizon de granit, montagnes triomphales,
Quelle force inconnue a pu vous soulever ?
Quel ciseau de titan, quelles mains infernales
Vous sculptèrent ainsi pour nous faire rêver ?

Seriez-vous les récifs des reflux du déluge,
Ou les phares sacrés de dieux aventuriers ?
Fûtes-vous le charnier, fûtes-vous le refuge
Ou les retranchements de monstrueux guerriers ?

Seriez-vous le sourcil de notre monde aveugle
Dont la grande sueur s'écoule dans les mers ?
Vos ruisseaux sont des pleurs, et l'océan qui
[meugle
A-t-il jeté sur vous ses délires amers ?

Peut-être cachez-vous quelque antique mémoire
Au sarcophage d'or d'une divinité :
Peut-être cachez-vous l'écrin de tant de gloire,
Qu'il en reste si peu pour notre humanité ?

Peut-être indiquez-vous d'éternelles défaites,
D'autres temps abolis avec leurs soleils morts ;
O monts ! seriez-vous nés du combat des planètes
Quand les cieux dans notre ombre ont plongé
[leurs accords ?

Je ne suis pas le gueux qui sonde l'insondable,
Et mon esprit borné s'arrête devant vous ;
Si la mer a chanté, plaintive et lamentable,
Portez ses voix là-haut et pour elle et pour nous !

Et pour elle qui pleure et pour elle qui chante
Et tous nos chants de fête et tous nos chants en
[pleurs !
Pour les hommes ingrats et pour l'onde méchante
Soutenez vers les cieux des ailes et des fleurs !

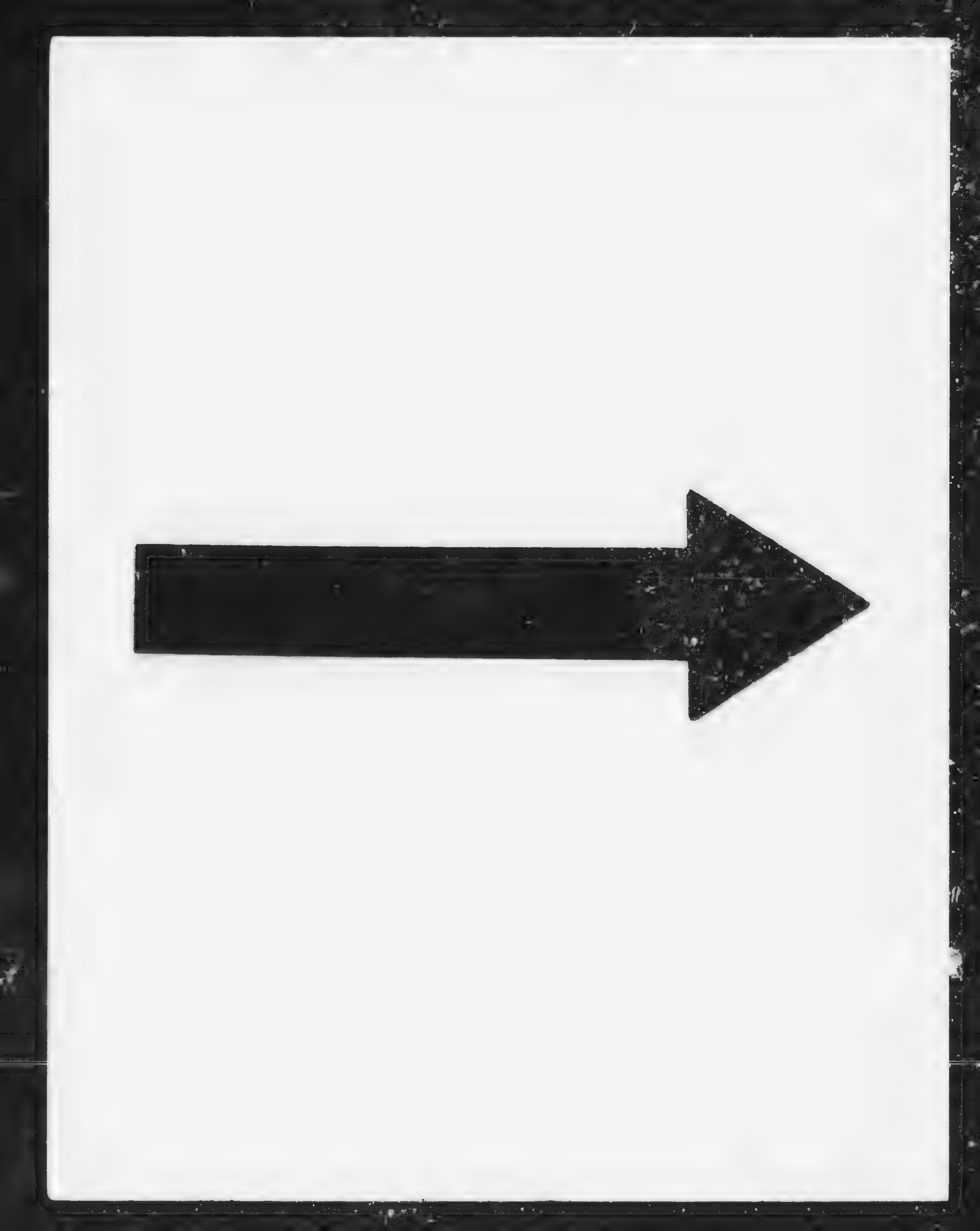
*
* *

Au déclin d'une côte indécise et sableuse,
Regardant le clocher qui touche au même azur,
Ils sont là les grands pins, dont la cime houleuse
Évoque je ne sais quel passé de ciel pur !

Et leurs larges soupirs dans les saisons qui
[passent
En espoirs infinis sous le vent qui s'aigrit,
S'envolent des printemps aux hivers qui les
[glacent
Comme s'ils s'exhalaient d'un cœur endolori.

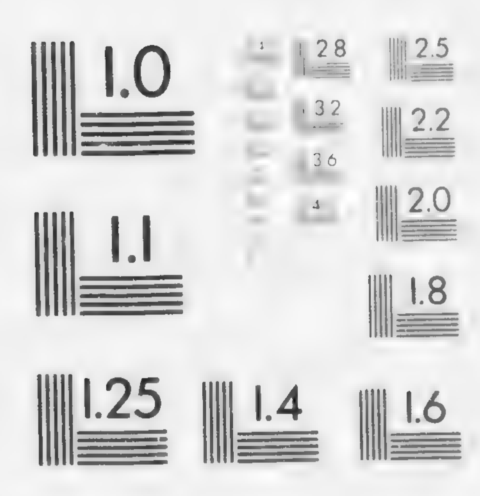
Lorsque j'étais enfant, sur leur dépouille brune
Souvent j'ai promené mes rires et mes jeux :
Et mon rêve avec eux montait jusqu'à la lune,
Quand le soir descendait sur leur dôme brumeux

Et de très vieux corbeaux y scandaient leurs
[complaintes
Sur des tons nasillards, dans leur vol inégal :
Et les moissons, autour, parmi les brises saintes
Semblaient fuir en tous sens, sur le sillon natal.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2





APPLIED IMAGE Inc

La libellule bleue, au fil d'or de la vierge
Se balançait ainsi qu'un brin de ciel tombé :
Au soir, le feu follet y brillait comme un cierge
Eclairant le sommeil de leur dôme courbé :

L'hiver, songeurs émus d'ombre et de verte sève
Paisibles protecteurs des nids abandonnés,
Ils prodiguent encor la bonté de leur rêve
A la fougère enclose en d'anciens jours fanés.

Et je songe toujours, dans mes courses lointaines
Vers le passé muet des séjours abrégés,
A ceux qui jamais plus ne verront ce domaine,
Aux bons amis d'antan par la mort ravagés.

Quand grand'mère vivait, me contant son jeune
[âge
Près d'elle je m'enquis de quel âge ils étaient :
Elle me répondit : "Y avait point d'village
Lorsque j'étais petite et ces pins existaient.

De pieux souvenirs au fond de ma pensée
S'abiment tendrement des ivresses d'alors ;
J'entrevois au bosquet ma jeunesse effacée,
Fugitive déjà sous des sourires morts.

Ils sont déjà passés les jours où, mousse alerte,
Sur un beau bateau blanc de voile empanaché
Je regardais de loin leur silhouette verte,
Se dessinant au ciel auprès du vieux clocher.

Et, le cœur allégé de quelque ennui morose
Je naviguais toujours, sentant mon cœur ému
J'emportais cette image au fond d'une aube rose
Et l'écho familier d'un passé revenu.

Un invincible nœud tient les choses aux choses
Qui ne savent périr sans un adieu secret ;
Car j'ai vu l'occident, en mille apothéoses
Apporter sur leur front le calme du regret.

Je les ai contemplés sous la lune qui veille,
Sous les étoiles d'or, sur l'or de la moisson ;
Solitaires rêveurs dans l'oubli qui sommeille,
Merci pour vos rameaux en croix sur l'horizon !

Merci pour votre ombrage et merci pour vos
[mousses
Qui tombent à vos pieds, riches, superbement ;
Merci pour tant de nids, chus sur vos branches
[douces
Et dormant dans les soirs sous le grand
[firmament !

Merci pour vos repos sur la grande fatigue
Et pour la bonne paix donnée aux cœurs battus ;
Merci pour l'espérance au pauvre qui navigue,
Merci pour les corbeaux, hélas ! qui se sont tus !

Tristes et las des soirs pleins de rafales blanches
Sur la terre boueuse où jadis ils sont nés,
Ils tendent vers le ciel leurs suppliantes branches
Comme des bras de vieux tremblants et décharnés

Ô frênes des ravins, soucieux solitaires,
Vous semblez repoussés du monde et, résignés,
Vous êtes un symbole au clair des lunes claires,
Et comme nous, au temps mauvais, vous vous
[plaignez !

Et nul ne songe à vous que la flamme qui ronge
Vos mornes troncs rugueux qui brûlent au foyer,
Et nul ne songe à vous que le hibou qui plonge
Dans votre solitude un regard effrayé.

Mais quand l'affreux éclair déchirant le nuage
Dévoile votre cime à l'œil ouvert des cieux,
Touchés de votre exil que tourmente l'orage,
Des dieux versent sur vous leurs pleurs pour
[d'autres dieux.

Et tandis que l'on rêve aux éternités roses,
Tandis que nous fuyons sur nos chemins, hâtifs,
Vous vous enracinez au tremblement des choses
Qui passent dans vos nuits avec les vents
[plaintifs !

PETITE LETTRE

⚜

Je rêve d'une mer éclatante et sublime
Que sonde le regard de la divinité ;
Je rêve d'un voilier aux mats blancs dont la cime
Nous indique l'azur sous son immensité.

Je rêve d'une plage inconnue et lointaine
Où flottent le silence et le repos des temps,
Où l'ombre des bosquets aux fuites de la plaine
A le charme endormeur des éternels printemps

Je rêve à l'infini tout empourpré de gloire.
Je rêve d'une gloire écrite en l'infini ;
Je rêve d'un soleil, du soleil de victoire
Planant sur le repos sacré du temps béni.

Je rêve d'un sourire éternel et sincère,
Plein du reflet doré des doux rayons de mai
Je rêve des bonheurs et des biens d'une sphère
Que savent les esprits dans leur envol charmé

Je songe aux disparus, je songe à l'âme morte
Dont la blanche poussière aux vagues des destins,
Tourne éternellement sous le vent qui transporte
Notre ombre à l'espérance et nos soirs aux matins !

Mais dans l'enchantement de ces nimbes sans
|flammes,
Sur les horizons bleus touchant au paradis,
Mon cœur voulut placer votre image, madame,
Qu'encadreront de beaux "je vous aime" inédits.

***

LA FLEUR FANÉE

⚜

Petite fleur fanée au jour trop tôt fini,
Tu n'a plus dans tes plis qu'un parfum pour
[toi même
Ta vie, hélas ! a fui, ton éclat est terni,
Le ciel n'est plus pour toi, ni l'abeille qui t'aime.

Et moi je t'aime aussi : j'aime te voir toujours
Où sa main te plaça ; car au feuillet du livre
Qui dissipe l'ennui de mes tendres amours,
Son sourire, par toi, semble encore survivre.

Que de fois depuis lors, en me sentant vieillir,
Ai-je les soirs rêvé de cette tête chère ?
Ah ! je te baise, ô fleur qu'elle a voulu cueillir,
En songeant qu'elle dort sous quatre pieds de
[terre !

Pauvre âme passagère et rose d'un matin,
Vous avez peu connu les histoires du monde.
L'une n'avait souri qu'à son cœur enfantin
Et l'autre salué qu'une aurore inféconde !

SON NOM

Parfois au souvenir de quelque femme aimée,
Son cœur bat, mais ayant trop souffert, il sou[illegible]
Et console son âme avec de la fumée

FREDERIC SAISSET



Je redirai son nom à la vague mourante,
Sous le soir étoilé, vers l'horizon sans fin ;
Je redirai son nom à la brise odorante,
Aux frissons inconstants de quelque écho divin.

Et je le graverai dans l'écorce du chêne
Qui verse à la fontaine une ombre de velours,
Afin que le passant, au secret de la plaine,
En s'inclinant l'épelle avec un peu d'amour.

Aux plaintes des clochers dont l'argentement
[brille
Dans les vastes couchants pleins de signes de feu
Sous le mystère doux de l'astre qui scintille,
Je redirai son nom aux flots verts, au ciel bleu

Je redirai son nom dans mon cœur, dans mon
[âme.
Dans la paix des vallons, aux rythmes cou
[tumiers
Des roseaux sur la plage, aux midis pleins de
[flamme
Que peuplent d'encens pur les retours
[printanniers.

Dans la nuit qui sommeille et dans le vent qui
[pleure
Sur la gamme infinie, en accords éplorés,
Vers l'avenir sans borne, au siècle comme à
[l'heure,
Son nom je le dirai, toujours je le dirai !

Et quand je l'aurai dit sous l'ombrage des
[trembles,
Sur les gazons des prés où jasent les ruisseaux,
Par les sillons des blés qui se penchent, qui
[tremblent
Comme l'envol distrait de nos petits oiseaux :

Lorsque tout le saura sur la planète ronde,
Quand je ne serai plus pour le redire encor,
Étant sombre rebut, dans la fosse profonde,
Mon cœur le redira dans l'ombre de la mort !

Et la fleur qui naîtra sur ma tombe glacée
Gardant le souvenir de mon amour au ciel,
De la vie à la mort redira ma pensée,
Par un chaste reflet de jour et d'arc-en-ciel

***

CHOSES D'AUTOMNE

⚜

Tourmenté d'un regret, celui d'être éphémère,
Le vert des arbres meurt d'une seule saison ;
Sur lui la brise pleure en soufflant vers la terre
L'automnal "requiem" de la défeuillaison.

Et les choses partout s'imprègnent de souffrance,
Sous la vaine tristesse et des soirs et du vent ;
Le ciel s'est recouvert d'ombre sans espérance,
Il semble s'attrister comme un pauvre vivant.

Les brises de l'automne, au dépouillement morne
De la nature, ont fui comme une âme aux abois,
Apportant aux mortels, des horizons sans borne
Le deuil envahissant des lamentables voix.

Et dans l'ampleur du soir endeuillant notre [sphère
Un nuage funèbre erre à l'éternité ;
On se sent isolé dans l'horrible mystère
De l'abandon du jour aux adieux de l'été.

***

Et les brises d'automne, au sillon de la plaine,
Traînent des bois vaincus la dépouille et la mort.
Doucement, au couchant, avec des brins de laine
Perdus, au soleil d'or, tournent des feuilles d'or.

Etant deshérités de leur gloire estivale,
Les bois tendent au ciel la pitié des bras nus,
Et leurs frissonnements, plaintifs dans la rafale,
S'élèvent en prière à leurs dieux inconnus.

A cette vision nous sentons qu'en notre âme
L'espoir s'est imprégné des tristesses des ans :
Nos jours s'en sont allés, avec eux quelque [flamme
De jeunesse : l'automne est si loin du printemps !

Adieu, riants bosquets ! adieu, gaité des chaumes !
Votre charme a pâli dans l'horizon prochain !
L'âme du temps est morte, il n'est plus que les [hommes
Pour dire que ce deuil ne sera pas sans fin.

Car les ombres du soir ont des chagrins moroses,
Elles ont des sanglots dans le faîte des toits,
Et les brises d'automne, en passant sur les choses
Chuchotent des regrets emportés des grands bois

Elles disent les airs de nos gaités perdues,
Vers les sentiers ombreux des jours d'autres étés ;
De la musique éteinte aux branches presque nues,
Il nous reste les nids que l'âme a désertés.

Soufflez, brises d'automne ! Aidez les feuilles
[mortes
Qui passent comme nous sur les gazons des prés ;
Telles que les grillons elles vont par cohortes,
Nous ignorons pourquoi, dans leurs destins
[sacrés !

***

Sur sa gamme de deuil, novembre psalmodie
Le vieux "dies iræ" de la morte saison ;
Le ciel a des regrets, la terre est refroidie
Et des lambeaux de noir écrasent l'horizon

Dans les échos des soirs que le passant redoute,
On distingue la voix de la cloche des morts :
Et dans les champs déserts, et le long de la route,
On sent, avec le vent, des souffles de remords

Des souffles de remords ravivant des tristesses
Que la langueur du temps imprègne de souleurs :
Comme un heurt de désastre apportant des
[détresses,
Vers les foyers éteints, sur les grandes douleurs

L'automne aux rêves noirs, souffrances des
[années
Refoule dans l'abime un pan des cieux sereins :
Tout sombre et tout se perd ; et les gloires fanées
Roulent dans le mystère et le soir des destins

Nos grands deuils de nouveau sont nés des
[feuilles mortes
Et l'espérance a fui du côté du ciel bleu :
Tous les cœurs sont plus lourds, les âmes sont
[moins fortes
L'automne est le regard triste et pensif de Dieu

A LA TOMBÉE DU JOUR

⚜

Répandue au lointain, sur des bois pleins de sève,
Une plage de flamme, aux contours infinis,
Projette sur nos fronts la hantise et le rêve
Des lendemains meilleurs, des lendemains bénis

Le grand soleil rougi que cent gloires couronnent
Abaisse ses rideaux de satin d'or sanglant :
Des poussières d'or clair sur les grèves frissonnent,
Et les saules pleureurs pleurent au vent troublant

Le mystère du ciel semble toucher la terre.
Le soir, bientôt penché sur les sillons des champs,
Verse un peu de repos sur la fatigue amère
Des fourmis, des humains, des bons et des méchants.

Dans la fuite du jour, un murmure de l'âme
Semble un babil d'oiseaux fugitifs, indécis,
Tandis que s'effiloque une dernière flamme,
Sous le brun tremblement de nuages roussis.

Allez, souffle d'amour, dans la gloire et le songe
Montez vers l'infini qui commence où l'on meurt
Montez dans cette enceinte où l'astre du jour
[plonge
Au déclin journalier de sa fuite sans heurt.

La vesprée est venue et tout sombre en silence.
Plus de jour qui sourit au bord du flot dormeu
Ravin, savane, tout fuit dans une ombre
[immense
Ainsi que l'onde au bout des rames du rameur

Ainsi tout disparaît par les routes du monde
Ainsi passe et s'éteint toute lueur du front :
Notre œil garde bien peu de la vie inféconde
Mais ce que l'on a vu, d'autres le reverront

D'autres le reverront, mais la tombe muette.
Gardera pour jamais nos sourires d'espoir
D'autres le reverront, mais, loin de ma retraite
Ils auront la lumière et moi j'aurai le soir !

REGRETS D'ANTAN



Lorsque, l'hiver durant, plein de neige et de
[brune
Sonne la sixième heure autour des vieux
[clochers,
Qu'à peine un mat rayon de lampes ou de lune
Perce un point des brouillards sur la plaine
[penchés ;

On croirait que le temps en qui s'usent les choses
Avec des voix en deuil doive se souvenir,
Et des lointains dorés, quand le vent fait des
[pauses
Sous les vieux peupliers, je sens un pleur venir

Sombres soirs, nids déserts, vent du nord, porte
[close
Grand Dieu, ce qu'est la vie en ce qui sombre et
meurt !
Ces choses ne sont rien et l'on se sent morose
Tout frappe le néant où passe la douleur !

Où sont les soirs sereins et leurs ivresses grandes,
Les chansons sur la grève et la plainte des eaux !
Hélas ! tout est couché dans l'écrin des légendes,
Et les échos enfuis ont suivi les oiseaux !

Perdus les gais midis sur la pelouse verte,
Ces éclaireurs d'aveux aux refrains du pinson...
Depuis mon pauvre cœur laisse sa porte ouverte,
Et seul le souvenir y combat l'abandon.

Rêves d'antan chéris, pages de la jeunesse,
Tourbillons parfumés des riens chers à l'enfant,
Rendez-moi ma chimère et mon ancienne ivresse,
Afin qu'en mon hiver je tremble moins souvent.

Déjà ce dernier jour tombé n'a plus de trace
Dans ma vieille fenêtre, et la nuit me fait peur,
Quand je veille tout seul : j'ai peur qu'elle se
[lasse
De m'aimer : je les sais si changeantes de cœur !

*
* *

Comme un foyer que la cendre recouvre,
Qui brûle, hélas ! sur un chiffon parfois,
Mon cœur éteint au cri du rêve s'ouvre
Pour éclairer de vieux restes d'émois.

Illusions que le ciel nous envoie,
Hardi mensonge à notre âme permis,
Au triste cœur vous offrez quelque joie
Pour adoucir l'âpreté des ennuis.

Venez m'ouvrir de votre main discrète
L'écrin béni du pieux souvenir :
Nous chercherons tout ce que je regrette
S'il n'en est rien allons-nous en mourir !

O renaissez, amour et vieille ivresse
Qui me donniez l'espoir d'un lendemain
Pour vous chérir j'ai toute ma jeunesse
Marchons unis dans un même chemin !

Oui, renaissez au feu de l'espérance
Que dans tout cœur Dieu mit comme un flambeau.
Et chaque soir, comme un ami d'enfance
Dictez en moi quelque charme nouveau !



Dans cette nuit qu'aucun astre n'éclaire.
Je rêve, heureux, d'un passé que j'aimai ;
Et sous mon front, caressant ma chimère.
Je sens encore un espoir s'allumer.

Je te revois, illusion passée
Si tôt défunte au chevet de l'amour ;
Toi qui souvent sus bercer ma pensée
Et qui renais peut-être pour un jour !...

Refrain d'antan, secret d'ancienne ivresse.
Rien qui n'est rien, mais qui nous vaut
[beaucoup].
Pauvres aveux, élans pleins de tendresse.
Néant mystique et qui recelle tout ;

Souffles de soirs qui rafraîchissent l'âme,
Nimbe d'encens au front souffrant qui dort,
Parfum céleste autour d'un âtre en flamme,
Echos perdus, mais qu'on écoute encor ;

Oh ! revenez, comme un chant d'allégresse
Pour égayer les jours de nos printemps ;
Chassez au loin la cuisante tristesse,
Et bénissez les amours de vingt ans !

Allez baiser le front que l'on dédaigne,
Essuyez-le comme une blanche main,
Cicatrisez le pauvre cœur qui saigne ;
Et donnez-lui l'espoir d'un lendemain !

***

BALLADE DU MOIS DES MORTS



Le mois des morts, novembre plein de soir,
Sème partout avec l'ombre sa trace,
Et le sillon, fuyant par le terroir,
Est tout roidi d'une couche de glace.
Petit moineau, mendiant de nos toits,
Souffre tout bas en grelottont de froid.
Pauvre nature ardue et solitaire,
Discret témoin des yeux qui pleureront,
Combien, combien devant toi s'en iront
Vers l'au delà qui commence sous terre ?

Le cœur vaincu, tournant au gouffre noir,
Nous tomberons, fiers inconnus, sans place,
Comme la feuille au fond du long couloir
Où la tempête emporte puis écrase.
Ainsi qu'une ombre au vaste champ des croix,
Nous tomberons en des frissons, sans voix
Voilà pourquoi je songe en ma prière,
Bien humblement, à ces âmes qui vont
En proie aux nuits du mystère profond,
Vers l'au delà qui commence sous terre.

Un horizon, une marge d'espoir,
A l'occident, apparut et s'efface ;
C'est donc en vain que nous aimions revoir
Le grand soleil ? Tout tourne et tout se lasse.
Voici la main aux invisibles doigts,
Qui, répandant la nuit et ses effrois,
A fait pleurer l'homme qui désespère.
De l'arbre en deuil où repose leur front,
Combien, ô nuit, ont sombré sans pardon
Vers l'au delà qui commence sous terre !

ENVOI

Seigneur-Dieu, vous qui savez le limon
D'où nous venons, vous de qui la lumière
Eclaire l'ange et brûle le démon,
Souvenez-vous de moi, pauvre larron,
Vers l'au delà qui commence sous terre !

***

EN CHEMINANT

Ainsi suis comme l'osier franc
Ou comme l'oiseau sur la branche
L'été je chante
L'hiver je pleure et me lamente
Et me défeuille ainsi que l'arbre
Au premier gel

RUTEBEUF.

⚜

La sente où je chemine a des tapis de ronce,
Et l'oiseau des regrets chante un hymne de mort.
L'astre des nuits s'attriste, une souleur s'annonce
Dans le saint tremblement de l'ombre qui [s'endort

Et nos illusions, au vent d'heures moroses,
Ont suivi le chemin de notre été mourant :
Sur les blés oubliés, une langueur se pose
Aux premiers jours cruels des frileux capricants

Les feuilles mortes vont où vont toutes les [feuilles,
Dans le lointain désert des choses du néant.
Nos larmes vont tomber, car notre cœur [s'endeuille
De la plainte des soirs, qui passe dans le vent

Mais je ne dirai pas les tristesses amères
Qui s'attachent au front, quand le cœur est trop
[plein,
Seuls les yeux attristés par des larmes austères
Savent encor traduire une âme qui se plaint.

Voici le cimetière, et voici la croix sainte
Qui marque le repos de pauvres endormis ;
Cet arbrisseau penché verse au vent sa
[complainte :
Le vent des nuits d'automne et la mort sont amis.

Dormez dans vos cercueils, reposez, chairs
[éteintes,
Sous la paix des gazons vous êtes mieux que
[nous ;
Tandis que nous pleurons, jouissez de l'étreinte
De vos éternités par delà nos jours fous.

***

En la chère saison, printemps des hirondelles,
Lorsque le vieux soleil sait réchauffer le mieux,
Chantant les infinis remplis des azurs frêles,
J'ai réjoui mon âme à la flamme des cieux.

Et dans l'heure où passait ma première jeunesse,
Eperdu, j'ai souri d'un sourire d'espoir,
Et le vent du soir eut des échos de tendresse,
Lorsque j'ai confié ma plainte au vent du soir.

Espoir et grande foi, vision inféconde !
Plus tard, hélas ! trop tôt, lorsque j'eus tout
[perdu,
Un jour j'ai confié mon amertume au monde,
Le cœur gros, j'ai pleuré sur mon chemin ardu...

Sous le hâle des jours, dans la nuit des tempêtes,
Aux carrefours fumés comme aux sentiers
[ombreux,
Au taudis sans foyer comme au cirque des bêtes,
J'ai parfois promené mon rêve langoureux.

Et lorsque revenu de ce pays servile
Où tout va, pêle-mêle, ainsi que le troupeau,
Mon rêve agonisant dans la lutte inutile,
Ayant cherché la vie y trouvait son tombeau.

***

Le temps, dispensateur des bonheurs éphémères
Sur plus d'un lendemain étend un voile noir :
Et nous allons, plaintifs, vers la brume d'un soir
Du soir qui s'éternise au fond des cimetières

Sous la croix qui t'indique, ô tombe de l'ami,
D'un premier beau printemps la rose te décore
Un hiver a passé, sous le sol endormi
Celui que nous aimons ne la vit point éclore

Qui peut dire au défunt que nous portons son [deuil ?
Entendra-t-il du moins un mot de ma prière ?
Dans la profonde nuit que contient le cercueil,
Nul astre d'aucun ciel ne verse une lumière

Et nous allons, cherchant les secrets de la mort
Qui jamais ne répond aux voix de nos pensées
Nous nous en remettons aux volontés du sort
Avec l'espoir profond des âmes inlassées

LE CHIEN MEURT

*

Au tournant du chemin le pauvre était tombé
L'ennui, la faim, la soif, une longue fatigue
Vers la grange natale, avaient fait succomber
Fastigue de chez-nous, notre bon chien Fastigue

Et, sentant qu'on passait, il avait aboyé
Tristement, faiblement, un long adieu suprême
Que des échos en deuil avaient loin renvoyé,
Vers les champs retrouvés et le soir où l'on aime

En me penchant sur lui, j'ai senti qu'il tremblait
Le frisson de la fin, frisson inénarrable
Je l'appelai bien fort de ma voix qui pleurait
Lui se raidit en vain contre l'inévitable

La tête retomba de travers, en avant ;
Il agita la queue en guise de caresse ;
Le poil se hérissa comme au souffle du vent,
La gueule s'emplit d'ombre et d'inerte tristesse.

Ainsi meurent les chiens, ainsi nous finissons,
Songeant à quelque chose, une chose certaine :
L'homme, comme le chien, a les mêmes frissons,
Et plus tôt, ou plus tard, chacun meurt à sa
[peine.



A LA MUSE DES SOIRS



Je dépose à tes pieds, ô muse hospitalière,
Ces modestes sonnets à mes veilles volés :
Daigne abaisser sur eux ta fervente paupière
De ton chevet de gloire aux azurs constellés !

Que le vent qui s'élève à ta demeure altière,
T'apporte un chant d'amour en ses échos voilés ;
Qu'un peu de ma pauvre âme atteigne ta clairière,
Ta clairière de ciel dont tu portes les clés !

Malgré les jours obscurs où mon être s'abuse
Je persiste quand même à t'appeler, ô muse,
Comme fait, pour sa mère, un tout petit enfant !

Car si la vie est brève et pleine de misère
L'art divin nous console avec son grand mystère,
Où s'abrite mon cœur par l'espoir triomphant.

JE CHANTERAI POUR TOI

Quoi ! je t'adore, et tu verses des pleurs !

MALHERBE

⚜

Je chanterai pour toi la plage vespérale
Des soleils glorieux dans leurs couchants
[vainqueurs,
La montagne qui sombre aux horizons d'opale
Et la voûte nocturne aux célestes splendeurs.

Je chanterai pour toi l'aur[illegible]irginale
De tous mes jours d'espoir sur des gouffres
[songeurs,
Et la terre et la vie et l'amertume pâle
Des sourires jetés sur d'éternels malheurs.

Je chanterai l'amour aux subjuguants mystères,
Je chanterai le monde aux efforts insensés
Qui se brisent si tôt aux voiles des chimères.

Et les grands océans, ces miroirs courroucés
Qui disent l'infini pareil à ton image
Je redirai mon cœur meurtri dans son orage !

AU BORD DES GRÈVES

*

L'âme des choses pleure à travers le grand vent,
Et la lame effarée en écumant se brise
Sur les galets polis et le varech mouvant,
Le long des sables d'or, vers l'immensité grise.

C'est la mer. Solennelle et terrible souvent,
Sur son chaos sans fond, de crépuscule éprise,
Elle berce l'adieu du grand soleil rêvant
Par les glauques roulis où son disque s'irise.

Puis le soir vient, se penche, et plein de majesté,
Parmi la plainte rauque et les flots en délire,
Couvre de deuil amer l'universelle lyre.

Et notre âme se plait au gouffre tourmenté
Un souffle ardent la pousse aux tortures des
[grèves
Pour y sourire en pleurs et souffrir de ses rêves !

HEURES RUSTIQUES

*

J'ai promené mes pas sur les sommets splendides.
Lorsque la pourpre et l'or par les lacs et les bois,
Dans les calmes couchants des hautes Laurentides
Répandaient leur orgie et leur gloire à la fois.

Au lointain bleu, j'ai vu passer des cerfs rapides
Couchant leurs bois mêlés dans leur fuite aux
[abois :
Au bout des pins pointus et du vertige avides
Les noirs corbeaux scandaient leurs gutturales
[voix !

Et, petit à petit, s'élargit le mystère
Dans la mort du soleil abandonnant la terre.
Après son agonie et son dernier décor ..

Soirs qui repasserez sur les âmes du monde.
Donnez-moi le salut de votre paix profonde,
De l'auguste agonie et de l'auguste mort !

LES BRUITS DU SOIR

⚜

C'est le joli mois d'août. Les seigles pleins de voix
Chuchotent tendrement au soir des ritournelles
Et les arbres rêveurs tendent leurs bras en croix
Au souffle musical des brises éternelles.

A l'ombre des sapins, presqu'île du grand bois
Où des oiseaux de nuit voguent à tire-d'ailes
Une source se plaint, claire comme autrefois,
Au calme reposant des heures solennelles.

Les cieux sont recueillis. Un rosaire d'Ave
S'égraine lentement au pied des mausolées
Pour l'immortelle paix des âmes exilées.

Et sur l'immensité par le vent soulevé
Un "Salvete flores" sème ses harmonies
C'est l'oraison du soir des choses infinies !

LES SAPINS D'AUTRAY

⚜

La nuit, quand j'ai passé sous ton ombre
[funèbre
Bosquet mystérieux, frange des horizons
Mon âme interrogea ton épaisse ténèbre,
Et la brise nocturne emmêla tes frissons

La source qu'à tes pieds un clair de lune zèbre
A travers le sainfoin, la mousse et les cressons
D'une antienne infinie avec douceur célèbre
La volupté des nuits des plus belles saisons...

Sapins enracinés à la terre où nous sommes,
Vous rêvez dans la vie ainsi que font les hommes
En élevant aux cieux vos sommets attristés

Mais je sais que l'ennui qui trouble nos chimères
Vous fait des jours cruels et des veilles amères
Attisant le regret de vos jeunes étés !

GENEVIEVE DE BRABANT

❀

Dans la mélancolie et des monts et des landes
Monte l'accent plaintif de la biche aux abois.
L'encens crépusculaire est tombé sur les bois
Et l'écho de Brabant répète ses légendes

Geneviève, à genoux en sa grotte, demande
Au bon ciel de l'aider à supporter sa croix.
L'Angelus de Symern, comme une douce voix
S'émiette au vent du soir, par la vieille Hollande

« O Vierge, ayez pitié ! Si Syffrid m'abandonne
Je veux nourrir encor mon fébrile enfançon;
Mes poignets sont coupés et le sang y bouillonne

Jésus, sauvez la mère avec le nourrisson ! »
L'Angelus a tinté. Dieu, l'écoutant, redonne
Un peu de lait de biche à reine brabançonne

L'HEURE QUI FUIT

> Que songes-tu, mon âme emprisonnée ?
> Pourquoi te plaist l'obscur de nostre jour
> Si pour voler en un plus cler séjour
> Tu as au dos l'aile bien empennée ?
>
> JOACHIM DU BELLAY.



Le soleil va mourir. C'est l'heure d'agonie
Une volupté d'or éblouit l'horizon.
Il meurt, il disparaît et sa gloire ternie
S'épanche au bord du ciel en vaste floraison

Les corbeaux, croassant la dure litanie
Des voix rauques au soir que hante le frisson
Glissent leur spectre noir sur la moisson jaunie
Qui berce dans le vent ses gerbes d'oraison

Et le soleil, sombré dans ses clartés épiques,
Irise les clochers émus des saints cantiques,
Et dore les sommets altiers des monts lointains

O vieil astre abattu, noirs oiseaux de l'espace
Somnolente moisson qu'une ombre lente [embrasse
Reposez avec l'heure au rêve des destins !

REPOS

[illegible]

⚜

Vers le dôme d'azur aux splendeurs étoilées,
Sous la corne lunaire où l'énigme se peint,
Se dressent, en rêvant, comme des mausolées,
Les grands fronts étonnés du cyprès et du pin

Tout dort au sein des bois, hormis l'onde affolée
Qui jaillit du torrent au penchant du ravin.
La fougère revêt sa fraicheur emperlée
Des pleurs des nuits qui vont vers les aubes sans
[fin

C'est l'instant de sommeil des ombres inconnues
Qui montent de la terre et rêvent dans les nues
Sur les tic-tacs de l'heure aux échos infinis

Pour l'Horloge du temps en tout temps réparée
Qui marque des saisons les instants de durée,
Seigneur, Maitre Horloger des jours, je te bénis

[illegible]

PAQUES

⚜

Du Golgotha sanglant au porche du prétoire
Une lente clameur effarait les esprits ;
Le peuple sur un pauvre avait eu sa victoire
Et la victime enfin jeta son dernier cri.

Et l'âme satisfaite, ils allaient par cohorte
En maudissant entre eux le règne de Jésus ;
Le sang avait coulé, la victime était morte ;
Les grands prêtres disaient : Il ne nous nuira
(plus.

Il ne vous nuira plus ? Barbares sanguinaires,
Le croyez vous tombé par un humain trépas ?
Vous finirez bientôt vos règnes éphémères,
Mais le règne d'un Dieu ne se dissipe pas !

Et le troisième jour à la première aurore
Empourprant de ses feux un nouvel horizon
Le Grand Temple abattu se relevait encore
Les bourreaux avaient tort, le Pauvre avait
[raison

Pâques de Dieu, grand jour du troisième mystère
Où le divin frisson du linceul au tombeau,
Fait tressaillir encor les peuples de la terre,
O mémorable jour, que ton soleil est beau !



BALLADE

[illegible]



En vain j'aurai chanté les tourments de l'absence
Et l'azur glorieux vers les soleils couchants,
En vain j'aurai chanté le ciel et l'espérance
Dont s'abreuvait mon âme, à tant d'hommes
[méchants
Méchants qui m'ont compris avec indifférence
Et non plus que le fou qui passe son chemin
Ah ! je les reconnais avec leur ignorance
Pour les avoir aimés, moi le pauvre gamin
En vain je leur brûlai quelque encens à ma
[flamme
Lorsque je crus en eux, les grands hommes
[ingrats
Leurs maux contagieux ont refroidi mon âme
Moi je les ai connus et ne les maudis pas !

Protégez vos élus, j'aime votre inclémence :
Je n'ai besoin de rien, que de clore mes chants
Je veux finir ici ma lutte à l'existence
Où meurent sans écho tant de râles touchants !
Qu'à mes cris le destin, par sa lourdeur intense
Décide enfin ma mort, cette nuit ou demain.
Cette feuille est ma vie, une rature immense
La crève, la noircit et me livre au destin.
Les hommes sont souvent des orgueilleux infâmes
Qui passent sur le monde avec ire et fracas,
Accablant leurs égaux de leurs perfides blâmes
Moi je les ai connus et ne les maudis pas !

Monde, creuse ma fosse où la nuit de souffrance
Engloutit les proscrits, loin des jours languissants
Ce sont les derniers droits dûs à ma patience
Va, donne ma poussière au pays des absents
Bonne terre des morts où descend notre engeance
Je me confie à toi, terre des gueux humains.
En toi le corps est bien, et j'aime ton silence,
O terre ! reçois-moi, moi qui te tends les mains !
Priez pour nous, ô vous qu'on nomme Notre-Dame
Des infirmes battus dans leurs sombres combats
Priez pour eux aussi qui sont nés de la femme
Moi je les ai connus et ne les maudis pas !

ENVOI

Dieu des pauvres pécheurs et des cœurs en
[démence
Ouvre-moi donc ta porte et me donne un repos,
Un peu de bon pain bis, un peu de ta clémence,
Car j'ai si faim depuis que je suis ici-bas.
Et je suis pauvre aussi de mon insouciance.
Tu me connais, Seigneur, ah ! ne me maudis pas



QUEBEC

1908

✻

La grande voix du Temps s'élève et nous appelle
Comme un clairon d'airain vers les jours abolis
Les canons ont tonné dans l'aube solennelle.
L'écho du jour s'émeut, ô drapeaux, dans vos plis !

A travers le passé je revois ton aurore,
Vieille cité pensive au chant berceur des flots
Voici que le soleil se lève et brille encore
Sur le rêve secret des tombes des héros.

Voici qu'on se souvient et le peuple te chante
Avec ses airs de fête et ses belles chansons.
Nous sommes tes enfants, et la mère est contente
De nous voir revenir au seuil de la maison

Et nous contemplerons du haut de la falaise
Le mystère assidu de l'horizon lointain,
Songeant, à découvrir la voilure française
Dans l'idéal vainqueur des blancheurs du matin

Vieille cité, vieille cité, l'heure sonne
Au clocher de la Gloire, et la postérité
Qui sait graver les noms et qui claironne
Vient t'offrir, dans sa joie, un peu d'éternité !

Trois siècles sont passés depuis l'Homme de France
Et dans nos cœurs grandit "l'immortel souvenir"
C'est que les vieux l'ont dit, dans leur vieille romance
La France nous semons, la France va venir !

Ils ont semé leurs cœurs, la France est apparue
Dans les sillons bénis creusés sur le rocher.
A la France nouvelle offrons la bienvenue
Dans sa moisson natale autour du vieux clocher !

Maintenant que le peuple est ému de ta gloire,
Que vers l'astre divin monte maint hosanna,
Que sur l'aile du Temps s'envole ta mémoire
O vieux rocher pensif depuis Donnacona !

NOTES

I

Léon Clédat nous dit : "Le peu que nous savons sur "la vie de Rutebeuf, c'est dans ses œuvres que nous "l'apprenons. Nous ignorons la date de sa naissance et "celle de sa mort. Parmi ses poésies à date un peu sûre, "les plus anciennes sont postérieures de quelques années "à la première croisade de Saint Louis, les plus récentes "nous reportent à la fin du règne de Philippe le Hardi. "Il habitait Paris, mais rien ne prouve qu'il y fût né. On "est porté d'après certaines rimes, à le faire naître dans "la région orientale de la France. Dans la pièce intitulée "le "Mariage de Rutebeuf", il raconte qu'il prit femme "le 2 janvier 1261, "l'an de l'incarnation mil deux cents "en l'an soissante, l'année commençant alors à Pâques "il faut traduire 1261, huit jours après la naissance de "Jésus." Ce n'était point sa première femme, comme il "nous l'apprend ailleurs. Celle-ci était pauvre, laide et "vieille. C'est une folie qu'il a commise, mais "un fou "qui ne commet pas de folies perd son temps"; le poète "revient plus loin sur sa misère qui a été la conséquence "de son mariage, il en plaisante avec une gaîté quelque "peu amère. Pour comble de malheur, il a perdu l'œil "droit, "dont il voyait le mieux" et son cheval s'est brisé "la jambe. Il a mis ses meubles en gage et son enfant "en nourrice ; mais la nourrice qui ne reçoit pas d'argent, "menace de rapporter le petit criard à la maison. Son "propriétaire reclame le paiement du loyer et le pauvre "Rutebeuf, mal établi, sans ressource, sans bois pour son "hiver, presque sans vêtements est abandonné de ses "anciens amis. Il adresse sa complainte au comte de "Poitiers, frère de Saint Louis, qui l'a aidé jadis, et dont "il espère un nouveau secours."

"Il a vraiment inauguré et il personnifie au XIII siècle l'esprit français, cet esprit primesautier qu'on retrouvera plus tard chez Villon, chez Marot, Bonaventure des Pèriers, Voltaire et Lafontaine. Pour la première fois on trouve dans les bons langages de Rutebeuf l'harmonie parfaite de l'idée et de l'expression :

Ce sont amis que vent emporte
Et il ventoit devant ma porte
Sont emportés

"Quel est le poète, parmi nos meilleurs, qui n'eût "voulu signer ces trois vers ?"

RUTEBEUF, Librairie Hachette Paris, p. 23, 24, 187

2

Le Petit-Bois-d'Autray est situé dans la paroisse de Lanoraie, du côté de Berthier. Près du fleuve, à quelques pas aussi du vieux moulin à farine qui tourne encore aujourd'hui sa roue monotone et tenace, était jadis un manoir seigneurial, poétiquement ombragé de l'éternelle verdure des sapins d'Autray.

Par extension, "Petit Bois d'Autray" comprend aussi le rang qui s'étend au nord.

C'est dans l'évocation des souvenirs du vieux manoir détruit que les sapins, pour avoir abrité les jours heureux de leurs seigneurs, semblent résignés à la langoureuse nostalgie de "leurs jeunes étés."

3

Maistre François Villon est né à Paris en 1431, l'année que fût brûlée Jeanne d'Arc par les Anglais. Né de parents pauvres, le jeune François Montcorbier dit Desloges dit Villon eût à endurer beaucoup de misère. La famine régnait dans Paris lors de sa naissance, par suite du ravage des campagnes par la guerre ; les bêtes sauvages sortaient des bois et venaient enlever des petits enfants jusque dans cette ville même.

La vie de Villon est des plus aventureuses et pleine de contrastes : il eut des relations avec toutes les classes de la société. Il fut clerc tonsuré, parut au château de Blois, chez Charles d'Orléans, fut grand ami de la basoche bruyante de la Sarbonne, fut enfermé au Châtelet pour des équipées peu louables, mais l'artiste garda dans tous ses déboires et ses vilenies un fond d'une nature très généreuse.

"A son retour en France, écrit M. Jean Vaudon, Charles d'Orléans fit de son château de Blois une sorte d'académie où les beaux esprits du voisinage luttaient, comme en un tournoi, pour emporter le prix de la ballade et du rondeau. Un jour, se présente au cercle certain écolier sans souci, sans vergogne, tapageur et libertin, un enfant de Paris, comme on disait alors.

Le concours, ce jour-là, roulait sur ce texte : "Je meurs de soif auprès de la fontaine". Gilles des Ormes, Caillau, tous les poètes ordinaires du prince, le prince lui-même, travaillèrent à l'envi : il fallut pourtant rendre les armes à ce vagabond mal en point, mal nippé.

"sentant la hart de cent pas à la ronde comme dit Marot, mais à l'escrime des vers jouteur incomparable: C'était Maistre François Villon."

Henry Murger nous avoue: "Ce même Villon, qui avait plus d'une fois essoufflé la maréchaussée lancée à ses trousses, cet hôte tapageur des bouges de la rue Pierre-Lescot, ce pique-assiette de la cour du duc d'Orléans ce Salvator Rosa de la poésie, a rimé des élégies dont le sentiment navré et l'accent sincère émeuvent les plus impitoyables, et font qu'ils oublient le malandrin et le vagabond devant cette muse toute ruisselante de ses propres larmes."

"Au reste, parmi tous ceux dont l'œuvre peu connue n'a été fréquentée que des gens pour qui la littérature française ne commence pas seulement le jour où "Malherbe vint" selon Boileau, François a l'honneur d'être un des plus dévalisés, même par les gros bonnets du Parnasse moderne. On s'est précipité sur le champ du pauvre et on a battu monnaie de gloire avec son humble trésor."

Quant à sa vie quotidienne, Gaston Paris nous apprend que "le triomphe de maître François était surtout dans une écorniflerie poussée très loin, dans l'art de se procurer des "repues franches", c'est-à-dire se procurer de copieux repas et d'amples libations sans payer un seul sou. Il y excellait tellement qu'il faisait, en bon prince, profiter ses amis de son talent...

L'auteur des Repues s'écrie avec admiration :

C'estait la mère nourricière
De ceux qui n'avaient point d'argent ;
A tromper devant et derrière
Estait un homme diligent !

Enfin, Rabelais, cité par Théophile Gautier, nous apprend que "maistre François Villon, "sus" ses vieux jours, se retita à Saint-Maixent en Poitou, sous la faveur d'un homme de bien, abbé dudit lieu. Là, pour donner passetemps au peuple, entreprit faire jouer la Passion en gestes et langage poictevin."

L'année de sa mort n'est pas connue, ceux qui la donnent affirment gratuitement une chose qu'on ne lit dans aucun auteur en "vieil françois."

TABLE DES MATIÈRES

